Illinois U Library

NUMÉRO 145

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMÉDIE-FRANÇAISE** 1953

SALLE RICHELIEU

JEUDI 15 OCTOBRE 1953

Bureaux à 20 h. 15 — **SOIRÉE** — Rideau à 20 h. 45

RÉPÉTITION GÉNÉRALE

CRÉATION

LES NOCES DE DEUIL

Pièce en TROIS actes et SIX tableaux

de **M. Philippe HÉRIAT,** *de l'Académie Goncourt*

Décors de Mme Suzanne LALIQUE **Costumes de M. Marcel ESCOFFIER**

MM. Julien BERTHEAU, *Ulric* - **Jean PIAT,** *le Lieut[t] de Vaisseau*

Georges VITRAY, *le Majordome* - **Louis EYMOND,** *Sylvain*

Jacques EYSER, *le Procureur du Roi*

Mmes Yvonne GAUDEAU, *Isabelle* - **Lise DELAMARE,** *Agathe*

Mise en scène de M. Julien BERTHEAU

LE SPECTACLE SERA TERMINÉ VERS 23h.45

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Isabelle Ulric Agathe

Ulric Isabelle

Agathe Isabelle

1 ULRIC. — *Madame, je ne mérite pas non*
plus vos reproches. (ACTE I, 1er TABLEAU.)

2 ULRIC. — *J'ai voulu votre amour, et vous*
m'aimez. (ACTE I, 1er TABLEAU.)

3 AGATHE. — *Allez ! nous sommes bien toutes*
les deux de la même espèce, quoi qu'il y
paraisse. (ACTJE I, 1er TABLEAU.)

4 LE PROCUREUR DU ROI. — *Morel, en l'état de*
l'enquête, me paraît hors de cause. (ACTE I
2e TABLEAU.)

5 LE PROCUREUR DU ROI. — *Je me retrou*
verai devant vous demain matin. (ACTE I
2e TABLEAU.)

Isabelle Le Procureur du Roi Ulric Agathe

Agathe Isabelle Le Procureur du Ro

LES NOCES DE DEUIL

Pièce en 3 actes
de PHILIPPE HÉRIAT
de l'Académie Goncourt

Cette œuvre a été représentée pour la première fois à Paris, le 15 octobre 1953, à la COMEDIE-FRANÇAISE (salle Richelieu) dans une mise en scène de JULIEN BERTHEAU, des décors de SUZANNE LALIQUE, des costumes de MARCEL ESCOFFIER et avec la distribution suivante :

Ulric ..... *MM. Julien BERTHEAU*
Le Lieutenant de vaisseau ..... *Jean PIAT*
Le Majordome ..... *Georges VITRAY*
Sylvain ..... *Louis EYMOND*
Le Procureur du roi ..... *Jacques EYSER*
Isabelle ..... *Mmes Yvonne GAUDEAU*
Agathe ..... *Lise DELAMARE*

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1953 by Philippe HÉRIAT.

Supplément au N° 406 de « France-Illustration-Le Monde Illustré »

AGATHE. — Rien que cela vous dénonce. Est-ce que j'évite sa présence, moi ? sa voix, ses yeux ?

ISABELLE. — ...Il y a deux mois encore, nous ne nous connaissions pas.

ULRIC, *à Agathe.* — Enfin, madame, formulez quelque chose de positif ! Pour que votre belle-sœur m'évite, il faut que je la poursuive, que je l'importune. Je ne lui ai jamais dit un mot qu'elle ne pût entendre.

AGATHE. — Elle entendait votre mutisme. Je l'entendais bien, et mon frère l'a bien entendu !... Jamais un mot... Mais vos airs, vos attitudes ? Vos insomnies que nous ne pouvions ignorer ? Car vos fenêtres pendant des nuits entières ne s'éteignent pas. Si bien que ma belle-sœur aussi voit la lumière de vos veilles.

ULRIC. — Puisque vous avez tout observé, tout compris, que n'avez-vous suggéré à monsieur de Biras de me laisser partir ?

AGATHE. — Mais mon frère vous aime, voilà ce qui est le nœud de tout ! Il vous aime maintenant. Car, enfant, vous ne l'intéressiez guère ; et quand votre père a péri dans un naufrage, s'il s'est occupé de vous, c'est par fidélité à lui. Alors, vous avez su vous faire aimer. Et même absent ! A six cents lieues marines de distance. Avec des courriers qui prenaient des mois. Il y a en vous je ne sais quel pouvoir, que je ne subis pas mais que je vois. A votre façon, vous êtes un enchanteur... Voulez-vous m'expliquer, par exemple, depuis qu'avec votre retour nous sommes quatre à Biras, comment ces mots que vous ne disiez pas, ces gestes que vous ne faisiez pas, ces regards que vous saviez éteindre, comment tout cela finissait par composer une passion réciproque éclatante, à laquelle personne, vous, elle, mon frère, moi-même, ne pouvions nous dérober ?

ISABELLE. — Agathe, je vous ferais remarquer...

AGATHE. — ...Vous nous hypnotisiez avec cet amour sans corps !

ISABELLE. — Je ne supporterai plus cette discussion. Une seule personne aurait le droit de m'imposer ce que j'entends ici, et elle s'en abstient. Après quelques mots à peine, Sylvain s'est interrompu... Vous êtes d'une certaine force, Agathe, et vous tenez les clefs de cette demeure, je vous les ai rendues quand vous y êtes rentrée. Mais vous substituer à mon mari comme vous le faites, c'est un peu trop.

AGATHE. — Attendez donc son retour, alors ! Maintenant que ce cri lui est échappé, maintenant que nous avons tous abattu nos masques !

ISABELLE. — J'aurais cru préférable que chacun de nous se retirât chez soi. Du moment que vous y voyez de la lâcheté...

Elle prend un verre sur un plateau.

ISABELLE. — Monsieur, je vous prie.

Ulric vient lui verser à boire. Elle boit.

AGATHE. — Et après tout, j'en conviens, nous soufflons ! Et nous parlons clair, enfin ! Biras devenait irrespirable.

ULRIC. — Pourquoi la fatalité a-t-elle voulu !...

AGATHE. — Laissez la fatalité tranquille, Ulric. Je vous entends à demi-mot : ne l'invoquez pas, c'est trop facile ! Vous ne faites pas, à vous deux, un couple prédestiné. Rien ne vous pousse l'un vers l'autre ; tout vous écarte. Vos devoirs d'épouse ; les sentiments de fils que vous devez à l'homme qui a remplacé votre père ; des deux côtés l'honneur de l'hospitalité. Et tout ce qui fait de vous deux étrangers. Sylvain et moi, nous avons connu votre soupirant dans son enfance ; mais il ne vous est apparu que ce printemps, quand il est débarqué de ses îles lointaines. Vous vous connaissez peu, vous vous connaissez mal. Et qui sait si ce ne sont pas ces objections qui vous excitent, cet espace vague entre vous qui crée votre attirance ?

ISABELLE. — Agathe, puisqu'il vous paraît bon que nous demeurions dans cette pièce...

AGATHE. — Il faut que mon frère puisse nous y trouver s'il le souhaite ! Il entrera ici, à son gré, ou passera directement par là.

ISABELLE. — C'est entendu, mais je vous demande alors de suspendre la querelle que vous me faites. Vous venez de le dire : monsieur Ulric est un étranger pour moi. Traitez-le comme tel et épargnez-moi devant lui. Ou obtenez qu'il se retire.

AGATHE. — Il n'a plus de raison de se retirer que nous n'en avons, vous et moi.

ULRIC. — J'irais m'établir dans ma chambre si madame de Biras m'en priait.

AGATHE. — Elle ne vous en priera pas.

ISABELLE. — Vous me faites l'effet de jouer avec le feu, Agathe. Et j'aperçois mal vers quoi vous nous poussez.

AGATHE. — Je sais le caractère de mon frère. C'est l'homme le plus maître de soi qu'il y ait au monde. Pour qu'il ait fait l'éclat de ce soir, il a fallu que la situation lui fût devenue intolérable. A présent, il veut y mettre un terme, il veut une issue, il s'y est résolu...

ISABELLE. — Mais rien n'indique...

AGATHE. — J'en suis sûre ! Je le sais ! Depuis que je suis au monde, je ressens ce que mon frère ressent... C'est lui qui choisira cette issue, mais j'entends lui laisser les moyens de l'ouvrir, quelle qu'elle soit.

ISABELLE. — Ah ! si vous cherchiez à m'effrayer, vous ne parleriez pas autrement.

AGATHE. — ...Au besoin, je lui prêterais la main !

ISABELLE. — Mais tout cela est un malentendu absurde, construit sur le vide ! Nos imaginations s'exaltent... Laissez-moi parler seulement à Sylvain, laissez-moi m'expliquer et vous verrez...

AGATHE. — Nous n'en sommes plus aux mots. Regardez celui-ci : il a moins peur que vous, sans doute, mais lui aussi, comme moi, il a compris qu'au point où en sont les choses, une explication ne les remettra pas en place. Le fait que vous ayez ou non appartenu à Ulric ne changera plus rien.

ISABELLE. — Agathe, vous vous oubliez !

AGATHE. — Quoi ? Ce n'est pas cela que vous comptiez dire à votre époux, pour l'apaiser ?... Vous n'allez pas m'apprendre les mœurs conjugales. J'ai été mariée, moi aussi.

ISABELLE. — Cela ne vous donne pas le droit de vous ériger en juge. Votre attachement à votre frère est extrême mais ombrageux : il vous égare en ce moment. En quoi tout ce qui se passe vous concerne-t-il ? Vous n'y êtes pas intéressée.

AGATHE. — Mais il souffre !... Vous n'avez pas compris que c'est cela qui m'agite. Comment pourrais-je m'asseoir, et me taire ? Nous sommes ici, et mon frère court le parc, sur les rives de l'étang ou dans le bois, je ne sais pas même où, et je n'ose pas le rejoindre... Personne ne connaît Sylvain comme je le connais. On s'aveugle sur ses apparences. Parce qu'il triomphe aux exercices du corps, à quarante ans, parce qu'il lutte à mains plates avec les bouviers de ses fermes et tord un fer à cheval entre ses doigts, on le croit dur... *(Morel rentre.)* Mon frère me demande !

MOREL. — Oui, madame, Monsieur attend madame Agathe autour de la ruine.

AGATHE. — Vous voyez bien !

ISABELLE. — Prenez mon châle !

AGATHE, *déjà dehors.* — Je n'ai pas froid !

Silence. Morel sort.

ULRIC. — Je vous aime.

ISABELLE. — Taisez-vous. Je n'écouterai rien.

ULRIC. — Vous m'écouterez. Où serons-nous demain ? Quelles distances nous sépareront ? Nous reverrons-nous jamais ? Peut-être cette minute où je peux enfin vous parler est-elle tout ce que le destin nous accorde.

ISABELLE. — Je suis perdue si je vous écoute.

ULRIC. — Dès le premier soir je me suis épris de vous.

ISABELLE. — Je ne croirai pas un mot de ces divagations.

ULRIC. — ...Je ne vous avais jamais vue. A la cloche du dîner nous avons entendu votre porte s'ouvrir, en haut de ces marches. Nous avons regardé. Vous êtes sortie de l'ombre, en grande robe comme aujourd'hui, et vous êtes descendue vers moi. J'étais arrivé l'après-midi de mon long voyage, j'avais passé deux heures avec monsieur de Biras dans la bibliothèque, et durant les quelques secondes où je vous voyais approcher, mes sentiments à son égard se renversaient.

ISABELLE. — Mais mon mari vous aime, vous l'aimez...

ULRIC. — Il vous possède.

ISABELLE. — ...Et vous avez inventé dans votre tête cette idée d'un amour pour moi.

ULRIC. — Ce n'est pas une idée. Ce n'est pas par une idée que mes nuits sont dévorées. Le rayonnement de mes fenêtres vient de mon corps qui brûle entre mes draps. Quand je demeure dans l'obscurité, je me sens devenir fou. Je me figure des scènes entre vous et votre mari... Il faut que j'allume ! La première bougie ne chasse pas les ombres. J'allume encore...

ISABELLE. — Si vous pensez en disant cela me troubler l'esprit...

ULRIC. — Les pièces où vous vivez, savez-vous que je les connais ? Un jour que j'étais demeuré seul au château... vous étiez tous les trois en visite... j'ai questionné Morel sur un portrait de vous dont vous aviez parlé. Il m'a mené dans votre boudoir. Cette petite pièce étouffée de soieries, de tapis turcs... J'éprouvais toutes les sensations. Sur le dossier d'un fauteuil j'ai vu traîner un vêtement de promenade que vous n'aviez pas pris sur vous en sortant. Je n'ai pas pu me retenir d'y porter la main, à la dérobée. Mais le fermail était resté ouvert : dans mon geste aveugle mes doigts se sont déchirés sur l'épingle, et j'ai laissé goutter mon sang. Mes tempes battaient. Je me disais que je marquais de mon sang le sol que vos pieds foulent, les lieux où vous vous croyez seule.

ISABELLE. — Ah ! je le vois bien, que vous êtes un fou ! Et votre folie, j'en sais la cause. Vous vivez ici depuis des semaines d'une existence qui vous déroute. Vous affectez de ne pas nous suivre dans nos tournées de visite ni à la ville. Vous dédaignez aussi les fêtes de village où nos filles, les nuits d'été, ne font pas les façonnières, et je sais que vous ne parlez pas à mes servantes.

ULRIC. — Vous le savez ?

ISABELLE. — Je sais encore que dans votre île de Ténériffe vous ne meniez pas une vie si monastique, et qu'une jeune insulaire y partageait votre maison.

ULRIC. — Vous y avez pris garde ?

ISABELLE. — On m'a tant de fois parlé de vous !

ULRIC. — Je vous dis que le destin, que votre mari même, depuis quatre ans, nous promettait l'un à l'autre.

ISABELLE. — Ce que j'entends là...

ULRIC. — Je vous aime, mais je vous aime sans respect. Je ne vous ménage pas dans mes pensées... Vous m'avez appartenu, plusieurs fois, dans mes songes. Quand je dormais enfin, à bout de fatigue. Et même un matin, dans la pâleur de l'aube, un matin que j'étais éveillé. Mon désir était si puissant qu'il vous avait suscitée.

ISABELLE. — Ce que j'entends là n'est pas possible...

ULRIC. — Et la première fois que vous m'avez appartenu ainsi, nous n'en avons eu ni l'un ni l'autre aucune espèce d'étonnement.

ISABELLE. — Il n'est pas possible que j'entende ce que vous me dites...

ULRIC. — Tout est possible, Isabelle ! Et l'espoir me prend ! Puisque vous m'avez laissé dire, puisque j'ai pu dire, et que vous avez pu écouter !

ISABELLE. — Quoi ?... Monsieur Ulric, vous avez mal fait de me tenir de tels propos.

ULRIC. — Vous les avez entendus.

ISABELLE. — Par une faiblesse que je ne m'explique pas. Je les oublie.

ULRIC. — Vous continuerez toujours à les entendre. Tout peut survenir : rien ne fera jamais que ces paroles n'aient pas été dites, et entendues. Elles ne sont sorties de moi que pour habiter votre mémoire ; elle attendaient depuis longtemps. J'ai tellement imaginé

l'instant où je pourrais vous parler qu'il a fini par se produire.

La porte de la bibliothèque s'ouvre. C'est Agathe.

AGATHE. — Pardon.

Elle va prendre le plateau qui porte des verres et le flacon dont Isabelle a bu.

ISABELLE. — Vous étiez rentrée, Agathe ?

AGATHE. — Nous sommes rentrés. Nous causons, mon frère et moi, dans la bibliothèque, devant la fenêtre ouverte sur la nuit.

ULRIC. — Il est là ?

ISABELLE. — Vous voyez qu'il n'était pas indispensable...

AGATHE. — Je ne serais pas surprise qu'après s'être encore un moment relâché en ma compagnie, Sylvain désirât vous parler.

Elle repasse dans la bibliothèque.

ISABELLE. — Je me félicite de l'apparition de ma belle-sœur. Elle m'a rendue à moi-même.

ULRIC. — Laissez-moi vous dire...

ISABELLE. — Je vous arrête à présent. Je vous fais serment qu'au premier mot inconséquent de votre part, je sonne ou j'appelle.

ULRIC. — Je veux vous dire que j'ai peur pour vous.

ISABELLE. — Craignez pour vous-même et laissez-moi craindre pour moi.

ULRIC. — Je n'ai rien d'autre à craindre que d'être chassé. Ce qui m'effraie, c'est ce qu'on vous réserve.

ISABELLE. — Je mérite toutes les sévérités, j'ai commis des fautes. Je confesse m'être aussitôt aperçue de l'impression que je produisais sur vous. Votre trouble a flatté... je ne sais quoi en moi : ma vanité, une coquetterie que je dissimule.

ULRIC. — Vous m'évitiez, vous ne me parliez pas. Je me taisais moi-même.

ISABELLE. — Une autre eût rompu ce silence, quand il en était temps, pour vous décourager. Monsieur de Biras est en droit de m'en demander compte. Et je souscris d'avance à ce qui me viendra de lui.

ULRIC. — Mais c'est folie, mais c'est vous perdre ! Ressaisissez-vous !

ISABELLE. — Plaît-il ?

ULRIC. — Mais c'est à présent votre état d'esprit qui m'alarme. J'ai peur pour vous et j'ai peur de vous. Vous êtes là à vous persuader de fautes qui n'existent pas. Déjà vous ne supportez plus votre innocence. Vous aimeriez forcer cette porte et vous précipiter en criant : tout est vrai, je suis la plus coupables des femmes !

ISABELLE. — Vos divagations ont recommencé.

ULRIC. — Les vôtres les ont accompagnées et ne se sont pas interrompues. Votre tête aussi, je la sais peuplée de songes, et pleine de constructions. C'est ainsi que je vous ai reconnue et que vous m'avez reconnu vous-même. Mais ne retournez pas vos chimères contre vous. Attendez, pour avouer vos crimes : vous ne les avez pas commis.

ISABELLE. — J'en suis seule juge.

ULRIC. — Alors, n'en rendez pas juge votre mari ! Dans l'entraînement des passions, je le crois capable d'actes qui ne soient pas à sa ressemblance. J'ai peur pour vous. Tout à l'heure, quand il s'est emporté, je lui ai vu un air effrayant, avec l'œil arrêté sur vous, non sur moi. Et ce n'est pas ce colloque avec sa sœur qui l'aura apaisé. Redoutez Agathe. Elle est toujours de part à demi dans ce qui arrive à son frère, mais elle ne partage pas ses attachements. Nous ne serons pas trop de deux pour affronter ce couple.

ISABELLE. — Que comptez-vous faire ?

ULRIC. — Ce qui s'offrira à moi, tout ce qu'il faudra pour vous défendre.

ISABELLE. — Quelle nouvelle extravagance méditez-vous ?... Ecartez-vous de cette porte : on va vous entendre.

ULRIC. — Votre mari est violent, je n'aurai pas de peine à détourner sa colère sur moi.

ISABELLE. — Gardez-vous en ! C'est le recours le plus dangereux. Contre vous il peut se laisser aller au pire. Si vous le provoquez...

ULRIC. — ...J'ai le moyen d'attirer sa colère. Je sais où sont ses points faibles, ceux qui chez un homme n'apparaissent qu'à un autre homme. Surtout à un plus jeune. J'oublierai tout ce qu'il a été pour ma jeunesse.

ISABELLE. — Je ne vous reconnais plus, ou je ne vous connaissais pas.

ULRIC. — Je ne me reconnais plus moi-même. Car je me vois, j'ai conscience de ma vilenie. Ne croyez pas qu'à l'égard de monsieur de Biras, je m'abandonne en aveugle à mes nouveaux sentiments. Tous les jours je les envisage, je sais leurs noms : ingratitude, offense, mensonge, trahison. Quand tout m'obligeait, m'oblige encore à la tendresse et au respect. Tous les jours, je me maudis, je me méprise, je bats ma coulpe : et je persiste à vous aimer.

ISABELLE. — Ah ! vous n'entendez plus raison. N'y a-t-il pas d'argument ?... Ulric, partez ! Quittez Biras !

ULRIC. — Pas sans vous !

ISABELLE. — Quelle démence ! Je ne puis bouger d'ici.

ULRIC. — Je n'en bougerai donc pas, qu'on ne m'y force.

ISABELLE. — N'est-ce pas vous y forcer, si c'est moi qui vous le demande ? Ecoutez, écoutez-moi : je le souhaite, je le veux, je vous en prie. S'il est vrai qu'il y eut entre nous... puisque vous exigez que je le dise... un courant secret, un échange taciturne... au nom de ces sentiments partagés donnez-moi le témoignage que je demande. Ne voulez-vous pas que cette preuve au moins, je l'aie reçue de vous ?

ULRIC. — A votre tour, vous avez peur pour moi ? Vous voyez bien...

ISABELLE. — Oui. Je conviendrai de tout ce que vous voudrez pourvu que vous m'obéissiez.

(Il lui prend les mains.) Courez aux écuries, faites seller votre cheval ; Ulric, partez ! Après l'éclat de ce soir, dans l'état où nous sommes tous, cela s'expliquera de votre part... par l'indignation, la révolte ; je dirai le reste. Partez avant que cette porte s'ouvre. Partez comme vous êtes, on vous fera parvenir votre bagage à votre embarquement. Plus tard vous recevrez de mes nouvelles. Je trouverai des voies pour correspondre avec vous. Ulric, si vous m'aimez, partez !... *(Elle tombe assise.)* Je vous aime, partez pour me plaire.

ULRIC. — Vous m'appartenez, Isabelle. Vous trembliez tout entière dans le creux de mes mains. Mes mains voudront maintenant retrouver ce tremblement de vos mains plus petites. J'ai voulu votre amour, et vous m'aimez !

ISABELLE. — Il ne m'entendra pas... Je ne vous pardonnerai jamais de m'avoir arraché ces prières... ces aveux... qui n'ont servi à rien. Vous êtes satisfait et vous vous taisez à présent...

ULRIC. — Je regarde notre avenir.

La porte de la bibliothèque s'ouvre. C'est Agathe, seule.

AGATHE. — Mon frère veut vous parler, à vous, Ulric. Ne prenez pas cet air bravache. Si vous vous attendez à une bataille vous serez déçu : Sylvain est très calme. *(Ulric passe dans la bibliothèque.)* Ma chère, je fais amende honorable : vous aviez raison, nos imaginations trottaient... Allez ! nous sommes bien, toutes les deux, de la même espèce, quoi qu'il y paraisse. Tandis que nous forgions des tragédies, Sylvain prenait l'air de la nuit et rentrait dans son sang-froid.

ISABELLE. — Ne croyez pas m'abuser, Agathe.

AGATHE. — Bon ! que va-t-elle se figurer encore ? Et elle est inquiète : elle ne parle plus de remonter chez elle... Je vous assure, Isabelle, qu'il en faut davantage pour ébranler nos fondations. L'équilibre d'une maison comme celle-ci ne se rompt pas pour un Ulric. Biras va reprendre son train ordinaire. Vous ne le pensez pas ?

ISABELLE. — Je pense surtout que vous voulez m'amuser ici pendant que mon mari parle à notre hôte.

AGATHE. — ...Et vous verrez comme notre dîner de demain ressemblera peu à celui d'aujourd'hui. Demain nous ferons une grande journée de chasse dans le domaine, Sylvain et moi. Le temps sera beau.

ISABELLE. — Quelles sont les intentions de mon mari ? Je suis certaine que vous les savez.

AGATHE. — Intentions à l'égard de qui ? De vous ? D'Ulric ?

ISABELLE. — D'Ulric.

AGATHE. — Mais... pacifiques, je crois. Très pacifiques.

ISABELLE. — Agathe, vous êtes plus heureuse que tout à l'heure. Vous avez renoué avec Sylvain. Ce frère et cette sœur, si singulièrement joints, je les ai de nouveau devant moi. Vous avez vite rattrapé l'unisson...

AGATHE. — Tout cela est assez exact.

ISABELLE. — ...Pourtant vous n'êtes pas tranquille. Votre esprit est demeuré par là. Qu'est-ce qui se passe par là ?

AGATHE. — Une formalité.

ISABELLE. — Quoi ?

AGATHE. — Je ne vous en dirai pas davantage, sachez-le. Mon frère est en train de faire remplir à Ulric une simple formalité.

ISABELLE. — Il le chasse ?

AGATHE. — Oh ? Vous le souhaiteriez ? Vous en êtes à ce point déjà...

ISABELLE. — Pensez de moi ce que vous voudrez. Vous m'accorderez du moins que c'est la venue de ce jeune étranger à Biras, sa présence en surnombre entre nous trois, qui a troublé la paix où nous vivions.

AGATHE. — Paix trompeuse, que vos dispositions d'âme avaient trahie d'avance, puisqu'il a suffi, comme vous le dites...

ISABELLE. — Enfin, Agathe... on se perd toujours dans vos intentions, mais vous ne pouvez pas ne pas désirer le repos de votre frère : usez de votre action sur lui pour qu'il éloigne Ulric. Ce jeune homme parti...

AGATHE. — Qui peut dire ce que vous éprouveriez, lui parti ? Ce que Sylvain éprouverait, ce qui aurait chance de nous arriver. Je ne me prononcerais pas là-dessus : j'ai toujours été fataliste, Vous pensez réellement que cette faille, ouverte en l'espace de quelques semaines entre les deux époux que vous faites, se rajusterait ?... Isabelle ! vous êtes vaporeuse et crédule, c'est votre faiblesse.

ISABELLE. — Je n'ai pas votre dureté, en effet !

AGATHE. — Ma dureté... Outre qu'à mon avis vous n'avez aucun don pour lire les caractères, je n'ai jamais désiré que le mien fût intelligible à autrui.

ISABELLE. — ...Hormis Sylvain ! Qui vous comprend seul et que vous êtes la seule à comprendre : nous savons cela !

AGATHE. — Et vous faites bien de vous en souvenir ce soir ! Que voulez-vous ? C'est le même sang, mon frère et moi, qui nous compose. Avec la même vie, quoique homme et femme, nous avons reçu la même complexion, la même santé. Et Biras où nous sommes nés l'un après l'autre nous a donné la même mémoire. Il n'y a pas un recoin dans la maison, pas un arbre creux du parc, une ravine du pays, un causse ou une bruyère où nous ne retrouvions les deux fantômes de notre enfance, et toujours les deux ensemble. Quand je cherche à me revoir dans mes années les plus lointaines, c'est Sylvain que je rencontre, et moi ensuite de lui, courant après lui ou sautant sur ses épaules pour passer un torrent, car nous n'étions pas des enfants paisibles. Des années, j'ai gardé les genoux rugueux des chutes où je m'étais couronnée en poursuivant mon frère. Il avait cinq ans lorsque je suis venue au jour. J'ai ouvert les yeux sur lui, et il était déjà beau, et fort. Mon destin se

fixait. Notre monde s'était formé. C'est cela, Biras !

...Même enfant, Sylvain régnait sur le domaine. Il était mon maître aussi. C'est par lui que j'ai pénétré dans l'existence, et trouvé ma figure. Notre père et notre mère n'ont compté ni pour lui ni pour moi : nous leur avons échappé. Et quand j'ai demandé à aller parfaire mon éducation dans un couvent de l'archevêché, c'est que Sylvain avait accompli ses dix-huit ans et qu'on l'envoyait dans une institution parisienne. Je refusais de rester à Biras, de me heurter à lui partout et de le savoir au loin. Je voulais connaître aussi, puisqu'il les endurait, les ennuis du collège, la solitude au milieu des autres, la morosité des dortoirs. Je voulais partager, à distance, sa captivité... Ah ! rien que d'en parler, même devant vous, notre jeunesse me remonte à la tête !

C'est après ce premier hiver de couvent que j'ai ressenti ma plus vive émotion. Au terme de l'année scolaire, on nous a toutes renvoyées dans nos familles, je me suis retrouvée ici, j'ai attendu. Et en même temps que les plus fortes chaleurs, Sylvain alors est arrivé. C'étaient les vacances. Dès le premier jour, il a voulu que nous nous baignions dans l'étang, comme les autres étés. Car c'est lui aussi qui m'avait appris la nage. J'ai dû lui refuser la baignade, cet après-midi-là : je me trouvais empêchée. Ma vie d'enfant était finie. Il m'a regardée en agrandissant les yeux comme s'il voyait sur moi le changement qui m'avait atteinte. Et il m'a reconduite, à son bras, dans la fraîcheur de la maison. De plusieurs jours, je n'ai reçu de lui que des paroles brèves et des regards aussitôt détournés. Pourtant il ne me quittait pas... Ce silence, ces jours de silence et de surprise, je les ai appréciés jusqu'à la délectation. Rarement dans ma vie de femme je me suis sentie aussi orgueilleuse, aussi comblée... Cela non plus, ma petite, je n'espère pas que vous le compreniez.

ISABELLE. — Ce que je comprends le plus mal, c'est que vous vous soyez mariée, Agathe !

AGATHE. — Sylvain ne venait-il pas de vous épouser ?

ISABELLE. — Enfin vous vous en plaignez tout haut !

AGATHE. — J'ai gardé mon frère jusqu'à ses trente-cinq ans ; je n'ai pas lieu de me plaindre.

ISABELLE. — Il fallait le détourner de moi, Agathe !

AGATHE. — Mais... j'ai essayé. Sylvain cette fois ne m'entendait plus. Il se disait « épris ». Et vos froideurs l'excitaient.

ISABELLE. — Je ne me sentais pas de goût pour le mariage, en effet, et je ne l'ai pas déguisé. L'émoi de votre frère a fini par me toucher, et d'autant plus dans un homme fait.

AGATHE. — Son âge n'a rien à voir ici : Sylvain a toujours été plus jeune qu'Ulric... Il est vrai que les jeunes gens aujourd'hui naissent âgés !

ISABELLE. — Certes j'ai eu tort de me fier à la maturité de votre frère. Je n'ai connu que ses violences, et mes désillusions. J'étais sans amour pour Sylvain : je le suis restée... Mais je ne m'en prends qu'à moi. Je reconnais que si l'on veut faire un mariage de raison, on ne s'en va pas chercher un Biras. Votre propre mari ne me contredirait pas, Agathe ! Il a renoncé à vous depuis tantôt deux ans.

AGATHE. — Ne dérangez donc pas mon mari pour les besoins de votre cause ! Oui, j'ai obtenu ma séparation. De lui, d'abord, parce que je la voulais. Du tribunal, ensuite. Après avoir tâté du mariage, en effet. Du mariage et de ses joies. Que j'ai senties, car je suis plus femme que vous ne pensez. Comme ce serait simple, n'est-ce pas ? si vous aviez devant vous une vieille fille froide, jalouse de son frère marié ! Grâce au ciel, cette vulgarité m'a été épargnée. Je suis faite comme vous, ma chère, et les secrets de la vie physique ne me sont pas fermés. Ne perdez pas de vue que j'ai été très belle, que je le suis encore !... Je n'ai pas aimé dans la personne de mon frère les hommes que je ne pouvais charmer...

Enfin, je suis rentrée dans mes voies, retournée à ma tanière originelle. Il faut bien, Isabelle, que vous l'acceptiez ! Je ne sortirai plus d'ici ! Nous n'en sortirons plus, moi... et ma dureté ! Supposé que Sylvain meure avant moi... *(Elle se signe.)* Ce qu'à Dieu ne plaise ! je m'ensevelirais non dans un cloître mais ici, où il survivrait aussi longtemps que les murs seraient debout, et dans ce deuil je trouverais encore des délices... Vous êtes son épouse, Isabelle : il y a entre lui et vous le rapprochement des corps... je sais qu'il dure toujours, je sais qu'il ne s'est pas détendu... mais qu'est-ce que cette union, au prix d'une communauté de biens subtils qui remonte au sein de notre mère ? Que viennent me faire vos liens tardifs ?

ISABELLE. — Mon mari était donc tout l'univers pour vous, et vous avez souffert de lui qu'il me gardât entre vous deux ?

AGATHE. — Vous n'êtes pas entre nous. Vous êtes auprès.

ISABELLE. — Il nous a partagé ses tendresses, vous ne le nierez pas ?

AGATHE. — Mon attachement pour lui m'importe plus que le sien pour moi ! La paix de son cœur m'est plus chère que ma vie, que la sienne peut-être. Je vous engage à y méditer ! Comme à tout ce que je vous ai dit ce soir. Le moment approche où vous en éprouverez le poids.

ISABELLE. — Vous êtes mon ennemie, Agathe !

AGATHE. — Ne vous flattez pas : je ne suis que votre adversaire. Mais je la suis en tout. Et d'abord par le fait que vous ne méritiez pas Sylvain.

ISABELLE. — Vous n'allez pas aussi me jeter votre nom à la tête ?

AGATHE. — Vous m'entendez fort bien. Distinguée par mon frère, épousée par mon frère, vous portez sur vous la honte de n'avoir pas su vivre de son amour. Comment vous pardonnerais-je ?

ISABELLE. — Pour avoir à me pardonner, encore faudrait-il...

AGATHE. — ...Comment ne serais-je pas prête à tout pour épargner à Sylvain de souffrir par vous ? Si je le voyais trop souffrir, il n'y a pas d'acte au monde que je n'accomplisse pour que cette souffrance prenne fin !... Sans doute cet avertissement-là, le comprenez-vous ?

ISABELLE. — Oui ! Je vous préfère menaçante... Le vrai, c'est que vous me haïssez !

AGATHE. — Je ne vous hais pas : je brûle !

Ulric, tenant un papier, rentre vivement de la bibliothèque et en referme la porte.

ULRIC, *à Isabelle.* — Madame, on nous tend un piège. Vous n'y tomberez pas !

AGATHE. — Cette fois, Sylvain vous attend, Isabelle. Passez chez lui.

ISABELLE, *à Ulric.* — Un piège, à nous ?

ULRIC. — Monsieur de Biras veut obtenir de nous l'aveu écrit d'une faute que nous n'avons pas commise.

ISABELLE. — Et à laquelle il ne peut pas croire, à laquelle il ne croit pas !

AGATHE, *à Isabelle.* — Mon frère avait décidé de parler à Ulric d'abord, à vous ensuite. Suivez-moi.

Elle sort.

ULRIC, *à Isabelle.* — Il vous attend, en effet, pour vous soumettre à la même question, exiger de vous la même reconnaissance expresse, et il m'a interdit de vous prévenir.

ISABELLE. — Pourquoi lui faut-il cet aveu, cette fausseté ? Cela n'a pas de sens.

ULRIC. — J'imagine que c'est pour vous tenir. Un aveu, cela vaut une preuve. Et une preuve d'adultère le rendrait maître de vous.

ISABELLE. — Ah ! je reconnais Agathe : elle veut maintenant notre séparation.

ULRIC. — Mais... J'y pense ! Cette signature donnerait à votre mari tous les droits !... Il pourrait vous faire jeter en prison !

ISABELLE. — Vous seriez à sa merci !

ULRIC. — Il pourrait impunément se faire justice à lui-même. Vous tuer, Isabelle, et, produisant sa preuve, éviter l'échafaud. Telles sont les lois qui nous gouvernent !

Agathe rentre.

ISABELLE. — Alors ces lois vous menacent le premier !... Je lui parlerai ! *(S'élançant :)* Sylvain !

ULRIC. — Je ne vous quitte pas !

Elle passe dans la bibliothèque. Avant qu'Ulric ait pu y entrer, Agathe en referme la porte.

AGATHE. — N'intervenez pas, Ulric.

ULRIC. — On ne peut laisser madame de Biras aux mains de ce furieux !

AGATHE. — C'est avec elle, à présent, qu'il va s'expliquer. Moi-même, il m'a priée de sortir. Il n'est pas furieux, il est déterminé.

ULRIC. — Mais elle lui refusera cet aveu !

AGATHE. — Vous n'en savez rien ! Pour commencer, rendez-nous ce papier.

ULRIC. — Madame, vous ne m'empêcherez pas...

AGATHE. — Si vous me faites violence, si vous entrez de force, c'est alors que je ne réponds plus du sang-froid de mon frère. *(Ulric va tirer un cordon de sonnette.)* N'appelez pas les gens !

La porte de la bibliothèque s'ouvre avec violence : Isabelle s'échappe ; les battants se referment.

ISABELLE. — Il n'a plus sa raison ! Il dit des mots sans suite ! Il a fait un geste sur moi !

AGATHE. — C'est vous qui perdez l'esprit...

ISABELLE. — Il faut du secours !

ULRIC, *à Agathe.* — Vous êtes la seule à pouvoir l'apaiser.

AGATHE. — Obéissez-lui, signez l'aveu. Il s'apaisera.

La petite porte de service s'ouvre. Morel se présente.

ULRIC. — Votre maître a besoin de vos soins, Morel. Allez près de lui et restez-y.

AGATHE. — Va. *(Morel va à la porte de la bibliothèque, frappe et, sans réponse, attend, refrappe.)* Ouvre et entre.

MOREL, *en entrant.* — Monsieur, c'est Morel...

AGATHE, *à Ulric.* — Remettez-moi ce papier.

ULRIC. — Mais, madame...

AGATHE. — Vous avez refusé de le signer, n'est-ce pas ? Alors vous n'en avez que faire, rendez-le moi... Allons ! il est inutile que cela traîne. Que cela reste entre vos mains.

Morel reparaît, bouleversé.

ISABELLE. — Mon Dieu, Morel, qu'y a-t-il ?

AGATHE. — Eh bien ! parle... Pourquoi fais-tu ce visage ?

MOREL. — Monsieur... Monsieur est mort.

AGATHE. — On me l'a tué !

Agathe écarte Morel et entre dans la bibliothèque ; il la suit. Isabelle et Ulric se sont tournés l'un vers l'autre.

ULRIC. — Isabelle !...

ISABELLE. — Comment avez-vous pu ?...

ULRIC. — Vous avez eu cette force ? Vous m'aimiez à ce point ?

Agathe sort de la bibliothèque, s'efforçant de se maîtriser. Morel reparaît derrière elle.

AGATHE, *à Morel.* — Réveille un homme d'écurie. Qu'il monte à cheval, qu'il parte sur-le-champ pour le chef-lieu. Qu'il avertisse les autorités... *(Morel sort.)* Celui qui a tué mon frère est dans les murs.

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

Même décor. Après-midi. Un personnage de quarante-cinq ans est seul en scène. Morel descend l'escalier.

MOREL. — Ces dames descendent dans un instant, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR DU ROI. — Je vous avais dit de n'avertir que la sœur de feu monsieur de Biras.

MOREL. — Que monsieur le Procureur du Roi veuille bien me pardonner : c'est ce que j'ai fait. Mais madame Agathe m'a donné l'ordre d'aller frapper chez madame de Biras et de faire prévenir également l'hôte de la maison, monsieur Ulric.

LE PROCUREUR. — Eh bien remontez, et insistez auprès de madame Agathe pour que je lui parle d'abord à elle.

MOREL. — Je me permettrai d'informer monsieur le Procureur du Roi que déjà ce matin madame Agathe a formellement refusé de recevoir seule ces messieurs les enquêteurs.

LE PROCUREUR. — Comment cela ?

MOREL. — Madame Agathe a fait répondre que ce qu'elle avait à dire devait être entendu de sa belle-sœur et de monsieur Ulric. Mais si monsieur le Procureur du Roi exige que je renouvelle...

LE PROCUREUR. — Non. Ne contrarions pas votre maîtresse dans un pareil moment... Un instant ! En venant, j'ai étudié dans ma voiture les premières constatations faites ici ce matin par mon substitut et par les lieutenants de police ; d'autre part, je connais les aîtres, ayant fait visite plusieurs fois à Biras du vivant de son maître... Voyons, c'est bien dans cette salle que toute la compagnie se tenait hier au soir quand vous avez découvert le corps de monsieur de Biras devant son bureau, dans sa bibliothèque... que voici ?

MOREL. — Oui, monsieur le Procureur du Roi.

Le Procureur ouvre son portefeuille posé sur la table et y prend une clef. Il va à la porte, l'ouvre.

LE PROCUREUR. — Ce plateau en cristal de Bohême que je vois posé sur le bureau, c'est là-dessus qu'a été présenté à monsieur de Biras le liquide dont il a bu ?

MOREL. — Oui, monsieur le Procureur du Roi. Ce sont ces messieurs de ce matin qui ont emporté le carafon et le verre.

LE PROCUREUR. — La bibliothèque ne possède pas d'autre issue dans la maison que celle-ci, n'est-ce pas ?

MOREL. — Pas d'autre issue, monsieur le Procureur du Roi. Il n'y aurait eu que la porte-fenêtre, donnant sur la terrasse.

LE PROCUREUR. — Oui, mais les traces relevées devant la porte n'ouvrent pas de piste de ce côté. Les seuls pas qui se soient marqués dans le sable après la tombée du serein sont tournés de l'extérieur vers l'intérieur.

MOREL. — Monsieur, quand il est rentré du parc avec madame Agathe...

Le Procureur du Roi referme à clef la porte de la bibliothèque.

LE PROCUREUR. — Mettez-moi donc un siège ici, mon ami. Et tournez celui-là. J'espère que ces dames ne tarderont pas trop. J'aurai des dispositions à prendre d'après mon entretien avec elles, et il faudrait que ce soit avant la nuit... Désignez donc tout de suite trois ou quatre valets de ferme connaissant bien les alentours. Je désire qu'on facilite la tâche de la gendarmerie royale... qui a dû arriver à Biras dans la journée ?

MOREL. — En effet, monsieur le Procureur du Roi. Nous l'avons ici depuis midi.

LE PROCUREUR. — Eh bien, que ces valets se mettent à la disposition du chef de peloton. A toutes fins utiles. Mais donnez vos ordres d'ici, mon ami. Ne vous éloignez pas.

MOREL. — Parfaitement, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Dites-moi !... Je sais qui est monsieur Ulric mais je ne l'ai jamais vu. Il est au château depuis quand ?

MOREL. — Cela fera... dimanche six semaines, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Merci. *(Au niveau de l'étage, Agathe apparaît, attend qu'Isabelle apparaisse à son tour, et, toutes deux en noir, elles descendent l'escalier. Morel est sorti.)* Madame !... Qu'il me soit permis avant tout de vous exprimer...

AGATHE. — Epargnez-moi cela, monsieur le Procureur. Je n'ai pas de peine à concevoir ce que vous me diriez de mon frère, qui lui-même vous portait de l'estime. En ce moment, vous me le pardonnerez, je ne vois dans votre personne que la justice. La justice qui démasquera et frappera. *(Elle s'assied.)* Je pensais même vous trouver ici accompagné de...

LE PROCUREUR. — Madame, en raison de la personnalité de monsieur de Biras, en souvenir aussi de mes relations privées avec lui, j'ai décidé, aussitôt informé... de sa fin tragique... j'ai décidé de me charger moi-même de l'enquête. Et pour mon premier entretien... avec sa veuve, avec sa sœur, je n'ai pas voulu de la présence d'un greffier.

ISABELLE. — Nous vous en savons gré, monsieur.

AGATHE. — En effet, sans tiers, vous irez plus vite et plus sûrement.

Tous prennent place, y compris Ulric, entré le dernier.

LE PROCUREUR. — Si vous le permettez, j'aborderai sans détour la question de l'instrument du crime. Sous réserve des confirmations qui seront apportées par les analyses en cours, la nature du poison auquel succomba monsieur de Biras est révélée par la disparition, ce même jour d'hier, d'un flacon de belladone. Ce flacon, connu de plusieurs d'entre vous et vainement recherché depuis, se trouvait hier

matin encore, avec d'autres fioles, dans la petite armoire à médicaments du château, laquelle se trouve elle-même... *(Regardant Agathe :)* dans un cabinet de votre appartement personnel, madame. *(Aquiescement d'Agathe.)* Cette petite armoire murale est-elle ordinairement fermée ?

AGATHE. — Elle l'est toujours, monsieur le Procureur. De cette clef que voici et qui ne quitte pas l'anneau de ma châtelaine. Je porte sur moi toutes les clefs de la maison : c'est une charge que ma belle-sœur ne m'a pas disputée.

LE PROCUREUR. — Vous aviez vos clefs sur vous, dans la soirée d'hier ?

AGATHE. — Je dépose mon trousseau le soir, à l'heure de m'habiller pour le dîner.

LE PROCUREUR. — Et où le déposez-vous alors, madame ?

AGATHE. — Je le serre sous mon sachet à mouchoirs, dans un tiroir de ma commode, qui demeure ouvert.

LE PROCUREUR. — Quelles sont, à Biras, les personnes qui connaissent cette cachette ?

ISABELLE. — Moi, monsieur le Procureur.

LE PROCUREUR. — Vous, madame. Merci. *(A Ulric :)* Et Monsieur la connaissait-il ?

ULRIC. — J'ignorais cette cachette pour les clefs... Mais il me paraît certain que madame de Biras n'était pas la seule...

AGATHE. — Il y avait en effet mon frère et Morel qui savaient aussi où trouver le trousseau. Et moi, naturellement.

LE PROCUREUR. — Je ne puis que déplorer les effets irritants de certaines de mes questions. L'impartialité qu'exige mon ministère m'oblige toutefois à les poser, comme à évoquer devant vous des images, et prononcer des mots, qui vous soient cruels.

AGATHE. — Le Procureur du Roi n'a aucun lieu de nous ménager. Aussi bien sommes-nous trois ici qui ne nous ménagerons pas l'un l'autre. Pour ma part, je tiens à répéter devant vous, monsieur, et sans attendre, ce que j'ai déclaré ce matin aux enquêteurs. Je me constitue partie civile.

LE PROCUREUR. — Il vous sera loisible, madame. Mais en temps voulu et dans le cabinet de monsieur le Juge d'Instruction... C'est bien sur vos déclarations, n'est-ce pas, qu'on a pu déterminer le moment où la belladone avait disparu ?

AGATHE. — J'ai vu le flacon à sa place douze heures avant le crime.

LE PROCUREUR. — Voilà une estimation des plus précises.

AGATHE. — Hier matin, comme je donnais les ordres, j'ai appris qu'un de nos valets s'était fait une foulure et ne l'avait pas dit. Je suis allée à l'armoire à pharmacie prendre de l'arnica pour cet homme. La belladone y était encore.

LE PROCUREUR. — Avez-vous refermé l'armoire à clef après avoir pris l'arnica ?

AGATHE. — Bien entendu.

LE PROCUREUR. — Et le trousseau ne vous a plus quittée de tout le jour ?

AGATHE. — Non, monsieur.

LE PROCUREUR. — A quel moment, le soir, avez-vous laissé vos clefs chez vous ?

AGATHE. — Quand j'ai changé de toilette. Une grande heure avant d'aller à table.

LE PROCUREUR. — A quoi avez-vous employé cette heure ?

AGATHE. — Je l'ai passée avec mon frère dans la bibliothèque. Nous étions convenus de nous faire une partie d'échecs. Je l'ai attendu le temps de dresser le jeu et qu'il achevât de s'habiller ; il m'a rejointe. Nous sommes restés seuls jusqu'au repas.

LE PROCUREUR. — Où vous trouviez-vous alors, monsieur ?

ULRIC. — J'ai fait un tour dans le parc.

LE PROCUREUR. — Y avez-vous été rencontré par quelqu'un ?

Ulric hésite à répondre.

AGATHE. — Répondez, Ulric. Est-ce que les questions du Procureur du Roi m'ont gênée ?

ULRIC. — Je n'ai rencontré personne.

ISABELLE. — Vous m'avez vue à ma croisée, monsieur Ulric. Vous sortiez du jardin anglais et nous avons échangé un regard, malgré la distance. Vous n'avez repris votre promenade que quand j'ai laissé retomber mon rideau : pourquoi ne le dites-vous pas ?

ULRIC. — Je ne m'en souvenais plus.

LE PROCUREUR, *à Isabelle.* — Car vous vous trouviez chez vous, madame ?

ISABELLE. — Oui, monsieur. Je ne suis descendue qu'au second coup de cloche.

LE PROCUREUR. — Passons à l'après-dîner. Prenons du moment où l'alicante fut introduit dans la bibliothèque. Jusqu'à preuve du contraire, je tiens que la belladone a été administrée à monsieur de Biras mélangée à de l'alicante. Mais tardivement mélangée, puisque moins d'une heure auparavant, ici même, en sortant de table, quelqu'un but de ce vin sans en être ensuite incommodé. Tandis que nous parlons, ce qui restait de liquide dans le carafon et le verre tels qu'on les trouva sur la table de la bibliothèque, après l'événement, est remis aux mains des chimistes. Au début de la soirée, où était cet alicante ?

AGATHE. — Ici, monsieur. Le plateau demeure en permanence sur cette table où vous écrivez.

LE PROCUREUR. — Au moment où le domestique prend le plateau ici pour le porter par là, vous vous trouvez, madame... *(A Agathe :)* dans la bibliothèque avec votre frère, tandis que madame de Biras se trouve dans cette salle-ci avec Monsieur ? Et ces deux colloques vont se poursuivre séparément ?

AGATHE. — Oui, monsieur.

Ulric a fait un mouvement de surprise.

LE PROCUREUR, *à Ulric.* — Qu'y a-t-il ? Nous ne sommes pas d'accord ?

ULRIC. — Mais...

AGATHE. — Je sais ce qui trouble Ulric. Ce n'est pas notre majordome qui a introduit

l'alicante à côté, c'est moi. Je suis sortie de la bibliothèque, j'ai pris le plateau, je suis rentrée dans la bibliothèque avec le plateau. *(A Ulric :)* C'est bien cela que vous teniez à préciser ?

LE PROCUREUR. — En effet, madame : pourquoi n'avoir pas sonné et vous être chargée vous-même de cette besogne ?

AGATHE. — Toujours, j'ai aimé servir mon frère.

LE PROCUREUR. — ...La circonstance capitale est qu'entre le moment où l'alicante encore inoffensif a été introduit et le moment où monsieur de Biras a été découvert foudroyé, successivement vous madame, vous monsieur, et enfin vous madame, vous êtes trouvés en tête à tête avec lui, et chacun, pendant un temps plus ou moins long, seul avec lui, sans témoin. Vous ne voyez rien là à m'objecter ?

AGATHE. — Rien. Nous avons parfaitement compris... enfin j'imagine ne pas être la seule à avoir parfaitement compris qu'à vos yeux le criminel ne peut être qu'un de nous trois. Et ma propre croyance est aussi qu'il se trouve devant vous.

ULRIC. — Voulez-vous me permettre, monsieur le Procureur ? Nos positions, à tous trois, ne sont pas égales. Madame de Biras, elle, n'est restée à côté que quelques instants, à peine une minute, trente secondes peut-être. *(A Agathe :)* Madame, vous le reconnaîtrez ?

AGATHE, *à Isabelle.* — Ainsi c'est vous la première dont la cause aura eu besoin d'un avocat !

ULRIC. — Mais puisqu'on ne regarde que les circonstances de fait !... Encore doit-on considérer le temps matériel qu'il faut pour agir.

LE PROCUREUR. — En effet, monsieur, ce qui impliquerait selon vous ?...

ULRIC. — Je me garderais de rien souligner, monsieur le Procureur. Les faits parlent assez. Madame, je le répète, n'est pas dans le même cas... que moi, par exemple, qui ai passé plus d'un quart d'heure chez monsieur de Biras. C'est moi, des trois, qui suis demeuré le plus longtemps.

AGATHE. — Aussi longtemps que moi, je crois.

ISABELLE. — Je suis sensible aux intentions qu'on me témoigne. Mais le Procureur du Roi l'a bien posé tout à l'heure : je suis restée la dernière en tête à tête avec mon mari dans la bibliothèque, et la personne entrée immédiatement après ma sortie l'a trouvé mort. Ne vous étonnez donc pas, monsieur Ulric, que les plus lourdes charges pèsent sur moi.

ULRIC. — Personne n'admettra qu'en quelques secondes !... A ce compte, Morel lui-même...

ISABELLE. — Ulric !

LE PROCUREUR. — Pardonnez-moi, monsieur. Je me bornais à suivre cet échange de vues, mais ici je vous arrête. Morel s'est d'abord trouvé seul avec son maître, mais dans le parc, et lorsque l'alicante était encore sur cette table. Par la suite, ce serviteur n'est plus entré dans la bibliothèque que sur l'ordre qu'il en a reçu ; la porte est demeurée ouverte, il restait pour ainsi dire sous vos regards, et de toute évidence son maître était déjà mort. Morel, en l'état de l'enquête, me paraît hors de cause.

AGATHE. — Enfin, monsieur... Mon frère a bu quand il se trouvait avec l'un de nous trois, et vous savez dans quel ordre nous nous sommes succédé à côté. Eh bien, selon que la belladone est un poison foudroyant, rapide ou lent, calculez l'espace qu'il lui a fallu pour faire son œuvre. Et l'un de nous trois sera du même coup désigné.

LE PROCUREUR. — Hélas, madame ! Ce n'est pas si simple. La belladone, qui est ce que nous appelons un poison du cœur, et encore mal connu, échelonne ses effets sur un laps de quinze à vingt minutes au plus. Au bout de quoi c'est la mort. Mais la syncope peut à tout moment intervenir. Monsieur de Biras a succombé à une syncope. Le poison a donc pu être ingéré un quart d'heure, comme un instant, avant la mort. Voilà ce qui rend ma tâche malaisée, et qui me fait un devoir d'envisager exactement tout. J'en étais arrivé au moment où madame de Biras, la dernière, sort de la bibliothèque. C'est alors que Morel entre en scène. Je pense qu'il n'y a pas d'inconvénient que je l'interroge devant vous ?

AGATHE. — Ulric, voulez-vous le sonner ? *(Ulric va le sonner.)* Monsieur le Procureur...

LE PROCUREUR. — Madame ?

AGATHE. — Il me paraît que nous avons assez tardé à vous dire dans quelle atmosphère...

LE PROCUREUR. — Madame, je vous demande la permission de suivre ma méthode. *(Morel se présente.)* Entrez, Morel, approchez. Hier au soir, c'est bien de cette salle-ci que vous êtes entré dans la bibliothèque, où vous avez trouvé votre maître mort ?

MOREL. — Oui, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Qui se trouvait ici à ce moment ?

MOREL. — Ces dames, et monsieur Ulric.

LE PROCUREUR. — Qui, des trois, vous avait fait venir ?

MOREL. — J'ignore, monsieur le Procureur du Roi. On m'avait sonné.

ULRIC. — C'est moi, monsieur, qui l'avais sonné.

LE PROCUREUR. — Mais d'accord avec ces dames ?

ULRIC, *désignant Agathe.* — Madame a voulu m'empêcher d'appeler les gens. Madame de Biras ne s'y opposait pas.

LE PROCUREUR, *à Morel.* — Et qui vous a donné l'ordre de passer à côté ?

MOREL. — Monsieur Ulric d'abord.

LE PROCUREUR. — Sous quel prétexte ?

MOREL. — Que mon maître était souffrant, qu'il avait besoin de moi.

LE PROCUREUR. — Et en second lieu, vous avez reçu un autre ordre que celui de monsieur Ulric ?

MOREL. — Quand j'ai frappé à cette porte et que je n'ai pas obtenu de réponse de mon maître, madame Agathe m'a commandé d'entrer.

LE PROCUREUR. — Ensuite ?

MOREL. — J'ai trouvé mon maître assis dans un fauteuil. Je l'ai vu immobile, les yeux fixes. Je l'ai touché à l'épaule, il a basculé... Je n'ai pas pu le retenir de tomber, monsieur le Procureur du Roi.

LE PROCUREUR. — Et vous avez tout de suite compris qu'il était mort ? Vous n'avez pas pensé... à un coup de sang ?

MOREL. — Mon maître n'était pas d'une nature à avoir un coup de sang.

LE PROCUREUR. — Et quand Madame *(il désigne Agathe)*, après s'être approchée du corps, a déclaré qu'on avait tué son frère, cette idée d'un meurtre ne vous a pas paru hors de vraisemblance ?

MOREL. — Monsieur le Procureur du Roi... mon maître n'était pas mort de mort naturelle, cela sautait aux yeux. Surtout à qui le connaissait bien. Moi, j'étais le serviteur de monsieur Sylvain du temps de monsieur de Biras le père... Alors, comme je ne voyais sur lui aucune blessure...

LE PROCUREUR. — Vous n'aviez pas d'autres raisons de croire à une mort violente ?... Morel, vous êtes devant la justice et vous devez oublier en ce moment vos attaches avec les personnes présentes... qui, vous le voyez, ne cherchent pas à vous détourner de parler.

MOREL. — Si monsieur le Procureur du Roi me donne l'ordre... J'étais inquiet ! Sur le qui-vive ! Il y avait eu, toute cette soirée-là des discussions. A table, Monsieur avait jeté sa serviette. Avant la fin du service. Enfin, des scènes comme il ne s'en produisait jamais au château. Alors, tard dans la soirée, quand on m'a sonné, que j'ai trouvé ici ces dames et monsieur Ulric avec des figures à ne pas les reconnaître, qu'on m'a ordonné d'aller près de mon maître et que ç'a été pour le trouver mort...

AGATHE. — Monsieur le Procureur, peut-être consentirez-vous maintenant...

LE PROCUREUR, *qui pendant la scène a pris quelques notes.* — Vous pouvez disposer, Morel. Je vous ferai signer demain le procès-verbal de votre déposition.

Morel sort.

AGATHE. — Apprenez à la fin, monsieur, qu'un sentiment était né entre madame de Biras et ce jeune homme, fils adoptif de mon frère. Un sentiment partagé. *(Geste d'Isabelle.)* Et platonique. Mon frère, dont les soupçons avaient eu le temps de mûrir, a laissé hier éclater sa colère... Vous n'êtes pas étonné : l'aviez-vous compris ?

LE PROCUREUR. — Madame, ce que j'avais compris n'importe pas.

AGATHE. — Dans la soirée, mon frère s'est résolu à obtenir des deux coupables un aveu écrit ; et je crois ne pas sortir de la vérité en disant que cette exigence les jeta l'un et l'autre dans une espèce d'affolement.

ISABELLE. — Parce que nous étions innocents !

ULRIC. — Parce que nous imaginions l'usage que monsieur de Biras voulait faire de cet aveu !

LE PROCUREUR. — Pardon ! Vous saviez tous les droits qu'un tel papier eût donnés à monsieur de Biras ?

ULRIC. — Mais oui !

LE PROCUREUR. — Vous saviez que, l'adultère étant prouvé, ou reconnu, non seulement l'épouse mais son complice deviennent, sur la seule plainte du mari, passibles d'un emprisonnement qui peut aller à deux ans ?

ULRIC. — Oui, je le savais !

LE PROCUREUR. — Et vous saviez également, madame...

ISABELLE. — Par pitié, monsieur !

LE PROCUREUR. — ...tous les dangers que cette signature vous faisait courir à vous-même ?

ISABELLE. — On me l'avait expliqué.

ULRIC. — Et nous savions encore que lorsqu'un mari jaloux, dans la maison conjugale, tue sa femme et son ami et peut ensuite *prétendre* qu'ils y étaient adultères, nous savions qu'aux yeux de la loi ce n'est pas un meurtre, et que l'assassin passe à côté de l'échafaud.

AGHATE. — Puis-je ajouter un mot ? Pour qui connaissait mon frère... et ces deux-ci le connaissaient fort bien... le moindre espoir de le faire renoncer à son exigence était proprement inconcevable. Il voulait cet aveu signé; lui vivant, il l'aurait obtenu.

Isabelle s'évanouit à demi. Agathe se lève et va lui faire respirer des sels. La nuit vient.

LE PROCUREUR, *se levant et rassemblant ses papiers.* — Je ne vous questionnerai pas ce soir plus avant. Je me retrouverai devant vous demain matin. J'aurai les résultats de l'expertise chimique. Et ceux de l'autopsie. Je ne mets personne au secret. Je vous prie néanmoins de demeurer tous à ma disposition. *(Il remonte. A Agathe qui fait mine de l'accompagner à la porte-fenêtre :)* Merci, madame. Inutile. Vous ne serez pas surpris que, sur mes ordres, le parc soit gardé. *(Il sort.)*

ULRIC, *à Agathe.* — Je pense que vous vous sentez fière de votre ouvrage ? Il n'y a pas eu un mot de vous, un geste, un regard, qui n'ait été pour charger votre belle-sœur. Si on la jette en prison, ce sera par vous !

ISABELLE. — Quoi ? Mais c'est sur vous, Ulric, qu'elle a dirigé les soupçons ! A tout moment ! Jusqu'à ce trait final sur lequel sera resté le Procureur du Roi. *(A Agathe :)* De quel droit avez-vous dénoncé Ulric ?

AGATHE. — L'un de vous deux est bien habile.

ULRIC. — ...Nous aurions pu vous rendre le même office. Tendre notre index vers vous. Peut-être il en est encore temps !

AGATHE. — ...Vous voir si appliqués à vous disculper l'un l'autre, à vous secourir tour à tour... Ce qui, dans l'extrémité où vous êtes, et de la part de l'un de vous, me paraît le dernier mot de la ruse.

ULRIC. — ...Croyez-vous qu'en fouillant un peu dans vos sentiments excessifs, dans vos exaltations d'hier et vos menaces ?...

AGATHE. — ...Et pourtant c'est elle ou c'est vous. A moins que vous n'ayez agi à deux.

ISABELLE. — Quelle horreur !

ULRIC. — Je jure que non !

ISABELLE. — Ah ! Je vous cède la place.

AGATHE. — C'est moi qui vous la cède. Mais l'un de vous deux est bien habile. *(Elle va à l'escalier.)* Je dînerai seule. Je m'enfermerai chez moi. J'éprouve autant le besoin de m'écarter de vous que vous celui de vous rapprocher.

Elle disparaît.

ISABELLE. — C'est pour vous perdre, Ulric, qu'elle nous laisse ensemble. Rentrez chez vous.

ULRIC. — Je ne vous quitte pas.

ISABELLE. — C'est bien. Restez donc. Adieu.

ULRIC. — Qu'allez-vous faire ? Vous ne me quitterez pas non plus.

ISABELLE. — Il ne s'agit pas de moi mais de vous. Ne pensez qu'à votre sûreté. Séparons-nous.

ULRIC. — Que je vous abandonne ? Après ce qui s'est passé ? Vous ne voyez pas que ce serait un crime, et pire que le vôtre ?

ISABELLE. — Mais, Ulric, la seule explication de votre acte d'hier, c'est que vous avez tué pour moi. Si l'on surprend entre nous le moindre dialogue...

ULRIC. — Assez de feintes Isabelle... Vous savez bien que je ne vous trahirai pas.

ISABELLE. — Ulric, nous ne nous comprenons plus. Je sens qu'en cette minute une chose s'embrouille entre vous et moi, et que nous nous y laissons enchevêtrer... Voyons : je vous crois, je vous sais l'assassin. Pourquoi me parlez-vous comme si je l'étais ?

ULRIC. — Mais je suis innocent, Isabelle ! Et vous le savez. Vous savez mieux que personne qui est la criminelle.

ISABELLE. — Il croit que je lui mens !

ULRIC. — Nos paroles ne nous sont pas heureuses. Arrêtons. Il sera toujours temps que, de nous deux, le criminel convienne de son crime... Isabelle, je ne suis resté dans cette salle que pour vous sauver. Il faut fuir, et sans perdre une seconde.

ISABELLE. — Là, je vous entends mieux, Ulric. Il faut fuir en effet. Fuyez donc.

ULRIC. — Je ne songe à fuir que pour vous soustraire au danger. Je vous enlève.

ISABELLE. — Ne disputons pas qui de nous deux est menacé. Mais moi, moins que jamais, je ne puis quitter Biras.

ULRIC. — Alors j'y reste.

ISABELLE. — C'est vous livrer !

ULRIC. — Nous partirons ensemble où nous resterons tous les deux.

ISABELLE. — Ah ! on a tué pour moi : je suis liée...

ULRIC. — Et songez à ce qui nous attend ici, Isabelle ! Le Procureur du Roi reviendra dans la matinée. La vérité sera apparue dans les restes du vin. L'analyse des viscères redoublera cette révélation. Quant aux mobiles ils ont éclaté d'eux-mêmes. On ne sait pas encore celui des deux qui a tué, mais on sait qu'il a tué pour l'autre et par amour : le mari les gênait, pour s'appartenir ils l'ont supprimé. Voilà ce que le juré le plus obtus comprendra.

ISABELLE. — Les choses n'en sont pas encore à ce point. Vous les précipitez, vous les poussez au pire. Pour m'affoler !

ULRIC. — Mais non, Isabelle ! Le crime est là, le crime est fait, il nous entraîne. Nous n'arrêterons plus son cours. Dès demain l'inculpation est certaine, l'arrestation ! Rien ne nous protégera si les faits nous désignent... De ce moment, c'en est fini. Nous sommes séparés. Isabelle et Ulric ne se verront plus. Si ce n'est dans la publicité des Assises, y avez-vous songé ?... Avez-vous songé au dénouement, aux effets d'une justice aveugle, à l'exécution ?

ISABELLE. — Ulric !

Elle lui donne ses mains.

ULRIC. — Isabelle, je n'ai touché qu'hier ces mains nues. Je n'ai parlé qu'hier, et vous aussi. Ce n'est qu'hier que notre amour s'est échangé, par nos paroles et nos mains nues. Laisserons-nous si tôt, si vite les hommes nous désunir ? Ils ont décidé de le faire, ils sont en train, ils sont en route. Dans quelques heures le ciel pâlira ; ils arriveront.

ISABELLE. — Je donnerais mon sang pour que vous leur échappiez ! Mais... le parc est gardé.

ULRIC. — Pas encore ! Les hommes n'ont pas eu le temps d'atteindre partout les limites. Nous passerons !... Mais c'est ce moment-ci ou jamais. Tant que la nuit reste obscure, nous sommes encore maîtres de notre destin... Isabelle, cette accusation terrible qui nous enveloppe, ces gens du roi qui demain vont se diriger vers nous, cette sœur que le mariage vous a donnée, qui est votre contraire et qui s'est faite notre première accusatrice, Isabelle, voilà le sort hostile ! Je ne veux pas subir le sort hostile ! Je l'ai toujours eu en détestation. Il est mon ennemi-né. Je ne vous ai rencontrée sans doute que pour lui faire enfin échec !

ISABELLE. — Vous m'avez rencontrée pour votre malheur.

ULRIC. — Le malheur n'a rien qui me déplaise ! Puisque j'aurai raison de lui. Isabelle, je ne vous promets pas le bonheur. Je vous promets les combats, les remords, les angoisses et les effrois. Je vous promets l'amour !

ISABELLE. — Je sens que je n'ai plus ma raison. C'est ici hier que je l'ai perdue.

ULRIC. — Avez-vous peur ?

ISABELLE. — J'ai peur pour vous !

ULRIC. — Prenez ma main.

Il l'entraîne vers la nuit.

RIDEAU

ACTE II

PREMIER TABLEAU

La scène se passe au sommet d'une maison qui domine la ville et la rade de Sainte-Croix-de-Ténériffe. Après-midi. Une porte donne accès à un pavillon bâti sur la terrasse. Dans un hamac à l'ombre, Isabelle et Ulric sont étendus. Ulric évente Isabelle. Paix, plein ciel, éblouissement. Silence.

ULRIC. — La chaleur cède.

Silence.

ISABELLE. — Oui. Déjà.

Silence.

ULRIC. — Chaque jour elle cédera un peu plus tôt.

Silence.

ISABELLE. — Et nos siestes se feront plus courtes.

ULRIC. — La saison tourne.

Silence.

ISABELLE. — J'avais cru le temps immobile. L'automne est là, tu me le dis, et nous avons la chaleur de l'été. J'étais prête à de grands efforts pour m'acclimater, pour prendre pied sur ton domaine, et la saison que j'avais quittée m'accueillait. Je m'attendais que tout fût plus étrange.

ULRIC. — Où croyais-tu que je t'entraînais ?

ISABELLE. — Aux enfers, peut-être. Quelquefois encore, je le crois.

ULRIC. — Ouvre les yeux. Les Anciens nommaient ce petit archipel les Iles Fortunées. Et ils plaçaient le Jardin des Hespérides à dix lieues de notre maison.

ISABELLE. — Oui... C'est moi qui ne sais pas encore voir les Iles telles qu'elles sont aux yeux du monde. Je me suis habituée à l'amour, je ne m'habitue pas à son pays. Je pourrais faire le compte de mes jours de Ténériffe ; et ce jour-ci pourtant, je n'en ai pas reconnu le déclin.

ULRIC. — La chaleur ne baisse avant le soir que dans cette partie de l'île. Au sud-ouest, où est le volcan, tu suffoquerais. Tu sentirais l'Afrique.

ISABELLE. — D'ici je ne sens pas l'Europe.

ULRIC. — Pourquoi parles-tu de l'Europe ?

ISABELLE. — Oh ! qu'ai-je encore dit ?

ULRIC. — Rien... J'avais raison : les premiers souffles. L'eau de la rade va s'éveiller.

ISABELLE. — Tu tournes toujours les yeux vers la rade.

ULRIC. — Isabelle, cette terrasse regarde la mer.

ISABELLE. — Arrête ta main. Et levons-nous, Ulric. Touchons le sol. La sieste est finie.

ULRIC. — Restons encore.

ISABELLE. — Jusqu'à la nuit si tu veux !... Nous nous remettons à vivre toujours trop tôt. Rappelle-toi : du temps que nous n'avions pas encore fait notre pacte...

ULRIC. — Ah ! ne parle pas de lui ! C'est un pacte de silence.

ISABELLE. — Je ne voulais que dire...

ULRIC. — ...Si nous avons juré de ne plus nous questionner l'un l'autre ou nous tendre des pièges pour nous faire avouer... souviens-t-en, Isabelle : c'est un abandon que je t'ai fait, que tu as obtenu de moi. Tu suppliais, tu es tombée en faiblesse... J'ai juré que nous ne parlerions plus de ce crime. Nous avons juré. Je ne sais pourquoi !

ISABELLE. — Tu as eu pitié de nous.

ULRIC. — Non : de toi. J'ai été lâche. Je devais questionner encore, exiger. Ton âme était sur tes lèvres : d'un mot tu pouvais dénouer tout.

ISABELLE. — Resserre tes bras ! Resserre-nous ! Ce n'est que cela que je voulais dire. Il suffit que nos deux corps se rapprochent, qu'ils s'appuient. Tant que cette adhésion se produit entre nous...

ULRIC. — Tu m'apaises comme un enfant par des caresses...

ISABELLE. — Au contraire. Je le sais maintenant. C'est en me caressant que tu te calmes. Mais nous nous détachons toujours. Nous nous réveillons. Je sais bien ce qui, chaque nuit, chaque sieste, te réveille.

Silence.

ULRIC. — Isabelle, me répondrais-tu sans détour ?

ISABELLE. — Tu vas encore te tourmenter.

ULRIC. — En cet instant précis, imagine qu'un prodige s'offre à t'enlever de cet endroit, de cette terrasse, de ce hamac où je resterais endormi...

ISABELLE. — Fou !...

ULRIC. — ...Et que tu te retrouves... là-bas d'où nous venons. Mais toute seule et libre. Libre de moi, libre aussi des périls qui nous ont chassés d'Europe... Choisirais-tu cette île ?

ISABELLE. — Cent fois, fou que tu es ! Je me suis damnée pour toi : je ne conçois plus sans toi ma vie mortelle. C'est maintenant dans ta poitrine que mon cœur bat. C'est mon propre cœur que je contiens là sous ma main. Si ce cœur que je sens battre s'arrêtait, je serais morte avant toi.

Silence.

ULRIC. — Dans le bonheur d'amour, comme les femmes trouvent vite et facilement leurs lois !

ISABELLE. — C'est que je ne regarde pas ailleurs, Ulric. Dans un moment, quand la chaleur sera tout à fait tombée, je descendrai jusqu'à la ville ; j'entrerai à l'église de la Concepción, et mes prières... impénitentes seront pour toi. Tandis que toi qui m'aimes, depuis que nous parlons ici, tu n'as pas cessé d'observer la rade. Et ce n'est pas nous que tu y cherches... A moins que tu n'attendes des nouvelles ?

ULRIC. — Non... Un lieutenant au long cours de mes amis s'est en effet annoncé.

ISABELLE. — Vous ne me l'aviez pas dit ! Pourquoi ?

ULRIC. — ...Mais je n'ai aucun lieu de croire...

ISABELLE. — D'où vient-il ?

ULRIC. — Des Indes, je pense, en cette saison.

ISABELLE. — Comment vous a-t-on averti ?

ULRIC. — Le bâtiment auquel appartient ce jeune homme fait le courrier des Indes.

ISABELLE, *sortant du hamac.* — Je ne veux pas risquer cette rencontre.

ULRIC. — Je ne l'attends pas aujourd'hui.

ISABELLE. — Vous m'avez caché que cet ami s'arrêterait ici pour vous.

ULRIC. — Isabelle, je ne vous ennuie pas de tous ceux qui font escale à Ténériffe, qui nous ont connus mon père ou moi, et que je descends voir au port.

ISABELLE. — Mais de cet ami-là, d'avance, vous me parlez.

ULRIC. — Allons, ne me quittez pas sur ce mouvement.

ISABELLE. — J'ai à me coiffer, à prendre une écharpe. M'accompagnerez-vous en ville ?

ULRIC. — Le soleil est trop haut, je ne vous laisserai pas sortir encore.

ISABELLE. — Mais tous les chemins sont ombragés.

ULRIC. — Revenez près de moi... *(Elle le rejoint. Il veut l'enlacer.)* Votre taille se refuse... Tout à l'heure, là...

ISABELLE. — Tout à l'heure, là, vous m'enveloppiez, j'oubliais la pudeur, je vous tenais un langage de pêcheresse. C'étaient les derniers instants, les derniers bienfaits de la sieste. Il n'y a plus de répit pour nous que par nos sens. Ou par le sommeil. Quand nous rouvrons les yeux, c'est toujours sur notre querelle. Nous avons beau nous taire, parler de choses et d'autres : le mouvement perpétuel de notre querelle s'est ranimé.

ULRIC. — La nuit ne nous rend-elle pas notre unisson, nos accords ?...

ISABELLE. — Aussi je ne vous refuse jamais ma porte.

ULRIC. — ...Nos respirations mêlées, nos doubles réveils, les moments suspendus au bord du sommeil... et le désir fidèle qui finit aussi par s'endormir mais après nous, et qui se réveille toujours avant nous...

ISABELLE. — Qu'adviendra-t-il de moi quand vous ne m'aimerez plus ?

ULRIC. — Jamais je ne cesserai de vous aimer.

ISABELLE. — Jamais, non... Mais dans cinq ans, Ulric ? Dans dix ans ?

ULRIC, *l'étreignant debout.* — Même dans une autre vie, je ne pourrais pas aimer une autre femme. Il faudrait qu'elle vous fût identique, qu'elle fût... votre réplique, votre moulage. L'amour est devenu pour moi inséparable de vos formes, de vos couleurs, de vos fraîcheurs et vos chaleurs de peau. J'ai pris votre empreinte ; je vous ai épousée ; je suis voué à vous. Mourez ou quittez-moi : l'amour ne serait plus pour moi qu'une quête impuissante : sur toutes les femmes je chercherais vos singularités.

ISABELLE. — Je vous parle amour, vous répondez dans un autre langage. Vous torturez vos pensées, vos paroles. Vous ajoutez à vos sentiments.

ULRIC. — C'est que je vous aime de tout mon corps aussi. Pour s'entretenir d'Isabelle, mon corps et mon esprit se répondent. Les rares moments que nous ne sommes pas l'un avec l'autre, que j'ai affaire aux docks, dans les vignobles, s'il arrive soudain que je m'arrête, parce que je viens de penser à vous, et si je sens un trouble qui me gagne, ce n'est pas toujours au souvenir de nos caresses. Ce qui m'enflamme, c'est de me rappeler, c'est de me

redire comment nous avons fui ensemble, pourquoi nous avons fui...

ISABELLE. — Ulric !

ULRIC. — ...Ce que tu as fait pour moi ! Et à cette simple *idée*, à cette vision de quelques gouttes mortelles versées d'une main qui tremble, mon corps malgré la distance se tend vers toi !

Il la baise aux lèvres. Soudain, comme en contre-bas et amortie par une faible distance :

UNE VOIX D'HOMME. — Ohé !

Ulric et Isabelle se séparent.

ULRIC. — Ohé !

ISABELLE. — Qui est-ce ?

ULRIC. — L'ami, sans doute, dont je vous parlais.

ISABELLE. — Vous l'attendiez aujourd'hui ! Il vient de France, il vous apporte des nouvelles... Vous m'avez trompée sur sa visite et ce n'est pas sans raison !

ULRIC. — J'ignore absolument ce qu'il apporte. Autant que vous l'ignorez. Mais tout peut nous venir par ce marin. Le récit d'événements que nous ne soupçonnons pas. Le jugement du monde, le décret de la justice. Surtout le secret d'une âme qui s'est donnée mais qui ne s'est pas ouverte. Isabelle, dans un instant, peut-être les aveux seront devenus inutiles.

ISABELLE. — Ulric ! Encore un piège ! Que vous dressez malgré notre pacte. Un piège indigne de vous : la surprise, la crainte d'un étranger.

ULRIC. — Il approche, il est à deux pas. Vous avez le temps encore. Si je dois recevoir de quelqu'un la certitude de votre crime, ne préférez-vous pas que ce soit de vous ?

ISABELLE. — Pour la centième fois, Ulric, je n'ai rien à avouer, je n'avouerai rien !

ULRIC. — Pourquoi, au seul cri de ce jeune homme, avez-vous compris qu'il était un messager ?

ISABELLE. — Mais je suis toujours en alarme ! J'ai peur pour vous !

ULRIC. — Sur ce sol étranger, vous savez que les lois nous protègent. Non : vous redoutez qu'une révélation n'éclate entre nous deux. Comme si elle pouvait m'apprendre rien, et diminuer en rien ma passion !... Ainsi vous laissez perdre cette dernière occasion de parler ?

ISABELLE. — Et si je vous reprochais, à vous, de la laisser perdre en vous taisant ?

LA VOIX D'HOMME, *plus proche*. — Ohé !

ULRIC, *allant à l'escalier extérieur et se penchant*. — Prends cet escalier.

ISABELLE, *gagnant la porte du pavillon*. — Je vais en ville maintenant, où je vous ai dit. Heureuse de me trouver seule.

ULRIC. — Vous savez qui arrive, et vous sortez ?

ISABELLE. — Je me désintéresse de ce que l'on va ou non vous apprendre. C'est ainsi que je vous aime, moi.

ULRIC. — Je me dois à mon visiteur. Je ne vous accompagnerai ni ne pourrai vous rejoindre. Prenez une suivante.

ISABELLE. — Vous voilà jaloux de ma solitude ?

ULRIC. — Ces chemins écartés vous effrayaient.

ISABELLE. — J'ai désappris de craindre pour moi, Ulric. Puisque, sachant de quoi vous avez été une fois capable, je ne crains pas de m'endormir le soir auprès de vous.

Elle entre dans le pavillon. Un jeune officier de la marine marchande débouche de l'escalier.

LE LIEUTENANT. — Ulric !

ULRIC. — Cher ami !

Ils s'embrassent.

LE LIEUTENANT. — Tu as dû m'attendre toute la semaine. Nous avons eu plusieurs calmes plats depuis Marseille.

ULRIC. — Je te guettais d'ici à la lunette d'approche et quand j'ai reconnu ton bâtiment je t'ai fait porter mon message. Merci d'être venu aussitôt.

LE LIEUTENANT. — Même sans message de toi, j'aurais accouru. J'imagine ton impatience.

ULRIC. — Oui... Que m'annonces-tu ? Quelles sont tes nouvelles ?

LE LIEUTENANT. — Telles que tu les souhaites.

ULRIC. — Que je les souhaite ?

LE LIEUTENANT. — Vous pouvez, celle que tu aimes et toi, demeurer ici ou rentrer en France à votre gré...

ULRIC. — Comment ?

LE LIEUTENANT. — ...Et dans les deux cas, en pleine sécurité.

ULRIC. — C'est absurde ! On n'a pas eu le temps de nous juger.

LE LIEUTENANT. — L'affaire ne sera pas jugée. Je suis autorisé à te l'apprendre... J'ai rempli ta mission. J'ai pris mes informations à bonne source.

ULRIC. — Mais la justice a été saisie, les constatations faites : j'y étais ! Nous serons jugés ! Par contumace. Même s'il y avait erreur judiciaire, ce ne serait que du criminel sur son complice : nous n'en sortirions pas. L'un de nous deux, forcément, sera condamné.

LE LIEUTENANT. — Aucun ne le sera. La justice renonce à découvrir le coupable.

ULRIC. — Quoi ?

LE LIEUTENANT. — Elle est impuissante à le découvrir. On dit pourtant qu'elle n'a rien négligé. Quoique l'instruction ait été conduite promptement, à raison des personnalités en cause. Les magistrats avaient reçu du roi la recommandation de faire diligence. *(Il remarque les regards qu'Ulric jette vers la porte.)* Tu n'es pas seul ?

ULRIC. — Elle parlait avec moi quand tu es arrivé.

U. OF L
LIBRARY

LE LIEUTENANT. — Tu ne crains pas que ma présence gêne madame de Biras ?

ULRIC. — Hein ?... Elle peut bien endurer que tu la voies !... Je veux que tu la voies. *(Sur le seuil qu'il ouvre :)* Isabelle ! mon ami le lieutenant sera heureux de vous saluer... *(Au lieutenant :)* Je lui avais parlé de toi.

LE LIEUTENANT. — Dois-je lui dire ma nouvelle ?

ULRIC. — Non, non ! Pas un mot !

LE LIEUTENANT. — Si elle m'interroge ?

Isabelle paraît, en chapeau et mitaines.

ULRIC. — Ma chère, voulez-vous me permettre de... ?

ISABELLE. — Les présentations ne sont pas nécessaires. Vous m'aviez annoncé la venue du lieutenant. Monsieur...

Elle le salue de la tête avec réserve, il s'incline très respectueusement.

LE LIEUTENANT. — Je vous remercie, madame, d'avoir souffert que je vous présente mes respects.

ISABELLE. — Monsieur, nous nous rencontrons dans la maison d'un ami.

ULRIC. — Le lieutenant arrive de France, Isabelle.

ISABELLE. — Vraiment ?... J'espère que le temps a favorisé sa traversée.

ULRIC. — Avec des vents meilleurs, il nous surprenait huit jours plus tôt.

ISABELLE, *au Lieutenant.* — Vous étiez donc attendu avec impatience, monsieur. Je m'en voudrais de retarder votre entretien.

LE LIEUTENANT. — Mais, madame, je...

ISABELLE. — Deux amis qui se retrouvent ont toujours beaucoup à se dire... et de ces choses dont une femme doit savoir s'échapper. Adieu, monsieur.

Il s'incline. Elle passe, gagne l'escalier extérieur et descend.

LE LIEUTENANT. — Comme elle est belle !

ULRIC. — C'est pourtant cette femme qui a versé le poison.

LE LIEUTENANT. — Tu en jurerais et tu n'en as pas la moindre preuve.

ULRIC. — Plût à Dieu ! Nous serions les deux amants les plus heureux de la terre... Combien de fois me le suis-je dit, qu'il nous aurait suffi, à moi de la surprendre, à elle d'avoir été surprise ! Un geste, un regard, pas même un mot : tout était dit. L'acte était entier, sans bavure. Nous n'avions plus rien à nous témoigner. Au lieu que... Ha !...

LE LIEUTENANT. — Car vous n'êtes même pas heureux...

ULRIC. — Non. Le ver est dans le fruit... Mais explique-toi. Cette instruction avortée ?

LE LIEUTENANT. — Eh bien, le juge d'instruction, après un dernier entretien avec le procureur du roi, a décidé de clore l'affaire. Cela vous aurait été notifié si vous aviez été inculpés, si le juge vous avait entendus en présence d'un avocat. Mais vous n'avez même pas été l'objet d'un mandat d'amener. Votre absence peut retarder les formalités de classement : tôt ou tard l'ordonnance de non-lieu, sur absence de preuves, sera rendue.

ULRIC. — Absence de preuves ?... Les preuves abondent.

LE LIEUTENANT. — Les analyses ont bien confirmé l'empoisonnement par la belladone. Et le flacon a finalement été retrouvé dehors, en face de la fenêtre ouverte de la bibliothèque. C'est-à-dire en un endroit où n'importe qui avait pu le lancer.

ULRIC. — Mais les témoignages ? Les accusations d'Agathe ?

LE LIEUTENANT. — Dans ses premières déclarations, la sœur de monsieur de Biras vous a beaucoup chargés, en effet. Elle s'était d'autre part constituée partie civile. Et puis son attitude a changé.

ULRIC. — Une manœuvre ?

LE LIEUTENANT. — Il n'y a pas paru. Elle s'est montrée devant le juge de moins en moins affirmative...

ULRIC. — Agathe infidèle à son ressentiment, à elle-même ?

LE LIEUTENANT. — ...Enfin elle est revenue sur certaines de ses déclarations et dès lors n'a plus varié.

ULRIC. — Et cela a suffi pour détourner de nous... ? Mais à quoi songeait cette justice ? Notre fuite seule nous dénonçait.

LE LIEUTENANT. — A priori, votre fuite renforçait les soupçons contre vous. Mais contre lequel de vous deux ?... En bref, il n'a pas fallu trois mois à l'instruction pour se trouver à son point d'arrêt, et aucun élément nouveau ne s'étant manifesté...

ULRIC. — On a voulu étouffer l'affaire ! Voilà ce que je vois... Ah ! votre société !

LE LIEUTENANT. — Mais non, Ulric. Nous nous connaissons de longtemps, tu sais que tu peux croire ma parole. Les preuves directes ont manqué.

ULRIC. — Surtout le courage ! Nos accusateurs, nos juges, ont manqué de courage. Nous seuls, Isabelle et moi, avons su en montrer. Nous seuls n'avons ménagé rien ni personne. A-t-on oublié les périls qu'il nous a fallu braver ?

LE LIEUTENANT. — Détache-toi d'eux maintenant, mon cher ami. Vous leur avez échappé. Accepte cette sécurité dont je t'ai apporté la nouvelle. Accepte la paix.

ULRIC. — Pas si vite ! Il nous reste la conscience que nous avons, nous, de notre forfait. Puisque celui des deux qui ne l'a pas commis l'a fait commettre à l'autre... Il nous reste aussi, hélas, le décri public, le scandale.

LE LIEUTENANT. — Ils ont été moins grands que tu ne le crois.

ULRIC. — Allons donc ! Les gazettes nous ont traînés dans la boue.

LE LIEUTENANT. — Les gazettes de la province et de la capitale se sont vite lassées d'une instruction qui piétinait, et vite désintéressées

de deux fugitifs... dont les gazettes étrangères ne parlaient pas.

ULRIC. — Mais... au chef-lieu, à Paris, dans les cercles, on n'a pas flétri ma félonie ?

LE LIEUTENANT. — Non, Ulric. On s'est assez peu passionné sur vous.

ULRIC. — La famille de madame de Biras n'a pas désavoué au moins l'épouse infidèle ? *(Le lieutenant fait non de la tête.)* Il ne s'est pas trouvé un moraliste pour nous mettre dans un pamphlet ? *(Même jeu.)* Enfin, nous n'avons pas eu l'opinion publique contre nous ?

LE LIEUTENANT. — Non, Ulric.

Silence.

ULRIC. — Comment le monde comprendrait-il qu'Isabelle et moi servons d'exemple au destin !

LE LIEUTENANT, *allant se verser à boire.* — Mon cher ! Le siècle est plein de ces couples d'amants qui ont rompu leurs amarres, errent d'auberge en location, et trompent devant les montagnes de Suisse ou les flots de la mer latine les regrets de leur réputation perdue.

ULRIC. — La tolérance ! L'indulgence ! Voilà ce qui nous était réservé !

LE LIEUTENANT. — Sois modeste, Ulric. Parle plutôt d'indifférence. L'époque est blasée.

ULRIC. — Alors il est bien vrai que nous restons seuls en face de notre acte. Notre acte ne relève plus que de nous.

LE LIEUTENANT. — Je vous engage en effet, si, de madame de Biras ou de toi, l'un de vous deux est l'auteur de ce crime, je vous engage à le renfermer dans le profond de vos pensées. Et à le recouvrir de silence. N'en parlez plus à personne... tu vois que je n'ai pas désiré savoir ton secret... et ne vous en parlez plus l'un à l'autre. Cessez de vous nourrir de ce pain-là, et de vous l'arracher tour à tour pour y remordre.

ULRIC. — Mais pourquoi nie-t-elle ? Qu'on me le dise seulement et je m'apaiserai. J'ai les poings liés ! Je sais que c'est elle, je la sais coupable, et je suis impuissant à en obtenir la seule preuve qui m'importe.

LE LIEUTENANT. — Ce qui devrait t'importer, Ulric, c'est que maintenant vous vous appartenez l'un à l'autre, et sans obstacle.

ULRIC. — Je ne me contente pas si facilement. Je veux comprendre. Comprendre, c'est avoir le dernier mot... Elle ne m'aime donc pas ? Elle a tué pour moi, je l'ai sauvée de ses justiciers, j'ai pris charge d'elle, je la protège. Et elle résiste encore : Non, je n'ai pas tué pour vous ; non je ne vous aimais pas à ce point ! Au besoin, elle t'affirmera que c'est moi l'assassin. Dilemme absurde... Certains jours, j'en arrive à me demander s'il n'y a pas sur tout cela un malentendu énorme ; je me dis... que peut-être la belladone n'a pas été versée, que monsieur de Biras vit, qu'Isabelle et moi n'avons fait que poursuivre des chimères... et mal interpréter les signes... Ah ! mon ami, tu ne peux savoir ce qu'est devenue ma vie !

LE LIEUTENANT. — Je le sais mieux que tu ne penses. J'avais lu tes lettres ; je t'ai entendu aujourd'hui... Ce crime n'est plus entre vous qu'un prétexte. Vous avez maintenant le besoin de vous tourmenter. Le poison ? C'est vous qui l'avez pris. Il étourdit vos cervelles. Et vous vous jouez la comédie de vos orgueils.

ULRIC. — Nos orgueils ? Quand ce sont nos instincts qui nous agitent ! Il est bien question de nos orgueils !... Allons ! je n'ai pas été compris. Parlons de toi, mon cher. Tes affaires, ta famille ?

LE LIEUTENANT. — Mes fiançailles ont été célébrées quelques jours avant mon appareillage.

ULRIC. — Tu me l'annonçais. Tu m'écrivais même que tu es fort épris de cette jeune fille. Qui t'aime aussi, naturellement ?

LE LIEUTENANT. — On parle de cela dans nos familles comme d'un mariage d'inclination. Pour ton regard, ce sont des amours bourgeoises.

ULRIC. — Chacun a son étoile ! *(Il lève son verre.)* Buvons donc à nos amours !

LE LIEUTENANT. — Aux tiennes, surtout. *(Ils boivent.)* Ulric, imite la justice des hommes. Elle a désarmé, désarme.

ULRIC. — ...Ton escale ici sera longue ?

LE LIEUTENANT. — Trois jours.

ULRIC. — Nous pourrons donc nous revoir.

LE LIEUTENANT. — Si tu le désires.

Ulric va prendre sa veste.

LE LIEUTENANT. — Tu descends au port ?

ULRIC. — Non, en ville. J'y suis obligé, pardonne-moi. C'est en ville que se rendait Isabelle. Mais faisons route ensemble et continuons de bavarder. Je n'aime pas la savoir seule sur les chemins. Je n'aime pas qu'elle s'échappe ainsi... Privé d'elle, je ne suis plus moi.

Ils s'engagent dans l'escalier.

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

Chambre d'Isabelle à Ténériffe. Nuit. C'est l'intérieur du pavillon construit sur la terrasse. Atmosphère nocturne, étouffante, murée. On devine sur le lit deux corps.

ISABELLE, *d'une voix incertaine.* — Ulric, dormez-vous ?

ULRIC. — Vous voulez un verre d'eau fraîche ?

ISABELLE. — S'il vous plaît. Je ne vous ai pas pas réveillé ?

ULRIC. — Non. Je vous regardais dormir.

Il se lève, ajuste sa robe de chambre, prépare une boisson et rapporte un gobelet à Isabelle, qui boit.

ISABELLE. — Hmm... Ces alcarazas conservent l'eau si fraîche ! Et vous y avez mis quelques gouttes d'un cédrat... Buvez. On dirait d'une boisson inconnue.

Il boit ; elle reboit après lui et s'étend. Tout à coup elle se redresse.

ISABELLE. — Mais j'ai à peine murmuré : vous m'avez entendue de votre chambre ?

ULRIC. — J'étais allongé près de vous, Isabelle.

ISABELLE. — Ici... ? Grand Dieu, tout me revient ! En me réveillant, je ne me suis pas souvenue d'abord. Mon sommeil vous était indulgent. Repassez chez vous.

ULRIC. — Isabelle, écoutez-moi.

ISABELLE. — Repassez chez vous ou j'appelle les serviteurs. Votre procédé d'hier au soir pour vous introduire ici était une indignité.

ULRIC. — J'ai voulu que vous m'ouvriez votre porte comme si souvent, comme tous les soirs.

ISABELLE. — Et moi, je voulais être seule ! Après cette scène sans motif de l'après-midi, cette façon de m'exhiber à un étranger qui finalement, vous me l'avez déclaré ensuite, n'avait rien à voir à nos affaires, rien à nous apprendre. Je n'ai plus le moyen de m'enfermer chez moi sans dîner, maintenant ? Ces supplications, ces menaces, cette porte démise de ses gonds à présent : cette lutte entre quatre murs... car j'ai reçu de vous presque des coups, c'est là que nous en sommes ! Surtout ce sommeil animal où vous avez réussi à me jeter enfin... Et où vous ne m'avez pas lâchée, puisqu'en rouvrant les yeux je vous retrouve collé à mon flanc... Tournez-vous ! Les draps de ce lit me brûlent la peau. *(Elle s'est rajustée, elle se lève.)* Et faites de la lumière. Puisque les ombres de la nuit ne nous protègent plus.

Il allume un photophore.

ULRIC. — Si ma présence vous empêche...

ISABELLE. — Je ne suis pas près de me rendormir, cette nuit. Le souvenir de son commencement vient de chasser mon sommeil. Alors ? Ayant obtenu de moi ce que vous vouliez tant, vous n'êtes pas retourné dans votre chambre, vous êtes resté à mon côté et vous ne vous êtes pas rendormi : me direz-vous ce que vous attendiez, ce que vous me vouliez encore ?

ULRIC. — Vous demander de ne pas me tenir trop grande rigueur.

ISABELLE. — Ha ! Quel bon orateur vous auriez fait ! Ou quel comédien ! Vous ne distribuez pas mal les oppositions. Si trois mois ne m'avaient pas payée d'expérience !... On perd connaissance entre les mains d'un soudard briseur de portes et l'on retrouve à sa place un page soupirant la romance... Allons, ne faites pas l'enfant. C'est une comédie où les femmes se laissent prendre, mais vous n'en avez plus l'âge... et je ne l'ai pas encore. Rentrez chez vous. S'il y a à parler, nous parlerons demain. Quoique je sois lasse de tant de disputes. Lasse jusqu'à la mort.

ULRIC. — Je voudrais mon pardon ce soir. Au moins sa promesse. Je ne trouverai pas autrement le repos.

ISABELLE. — Et le mal que vous me faites ? Il ne trouble guère votre repos. J'aurais beau vous donner mon pardon, si j'avais cette faiblesse, je n'oublierais pas le mal que vous m'avez fait cette nuit. J'en souffrirai longtemps. Voilà l'effet de votre dernière extravagance, qui date de quelques heures à peine et que vous ne pouvez déjà plus effacer.

ULRIC. — Je ne peux plus rien cette nuit que vous aimer, Isabelle, que continuer de vous aimer. Avec le meilleur et le pire, dont je suis fait. Sentez-vous, en dépit de tout, comme je vous aime en cet instant ?

ISABELLE. — Oh ! sur ce point je ne suis pas éloignée de vous croire. J'ai remarqué que vous m'aimiez toujours davantage quand vous m'aviez mise au bord des larmes... Méchant cœur et méchante tête ! Qu'est-ce que c'est maintenant que notre amour ? Qu'est-ce qu'il faut faire pour retenir au bord de la folie, pour arrêter cet amour égaré, baigné de larmes et traversé de cris, et qui ne peut même pas s'essouffler ?... Car ma pensée n'arrive pas à se fatiguer de toi, ni mes sens. Tu m'occupes. Tu ne me laisses pas un moment de répit. Le mal que tu te fais se mêle à celui que j'endure et me remue autant... Je te dis tout cela parce que je ne suis pas sous ton regard, parce que c'est la nuit, parce que je presse contre mes flancs ta tête avec ses cheveux en désordre. Pourquoi est-ce à cette place que sans étreinte, sans baiser, sans parole, la tête de celui que j'aime produit en moi le plus d'amour ?...

ULRIC. — Isabelle...

ISABELLE. — Non ! Ne bouge pas ! Ne parle pas ! Tu m'as fait assez souffrir ce soir. Laisse-moi maîtresse de cette minute. Il me semble que je vais pouvoir quelque chose pour nous, que je reprends des forces sur toi, que je te porte... Ulric, tu ne sais pas jusqu'où aime une femme ! Que t'ai-je donné comme preuve ? Je t'ai suivi, rien davantage. J'ai laissé un époux, un nom, une position qui m'étaient indifférents, pour suivre celui qui avait tué pour moi et qui se faisait prendre sur place si je ne partais pas aussi. C'était ma vérité, que je t'opposais toujours et qui ne te suffisait pas. Grand crime cependant : complice de la fuite, du poison, et de l'amour. Trois fois coupable !... Eh bien, écoute ! Ce n'était pas assez ! Ce n'était rien ! J'ai tué ! C'est moi ! Moi la meurtrière ! Oui : regarde-moi ! Tu en a enfin l'aveu ! Je le fais à toi, au monde, à nos juges ! Si tu veux je le signe ! Sur ma tête je fais serment que j'ai assassiné !

ULRIC. — Isabelle !

ISABELLE. — Je dis les circonstances. Je suis allée dérober la belladone chez Agathe avant le repas. J'avais pressenti l'éclat du dîner. Vous étiez tous déments cette nuit-là, d'une démence qui m'a conquise. Quand je me suis trouvée seule avec toi, que tu m'a parlé et pris les mains, j'ai complètement perdu la raison. En entrant à mon tour, la dernière, dans la bibliothèque, j'ai tout de suite versé le poison. Mon mari me lisait le papier à signer. Avant de répondre, je l'ai défié à boire. Il a bu. Puis j'ai refusé la plume et il m'a menacée. Il a levé la main sur

moi... comme je l'ai dit : c'était la vérité ! Dans ce mouvement de colère, l'effet de la drogue... Je l'ai vu pâlir... Il chancelait déjà au moment où je m'échappais...

ULRIC. — Les traces ? Le flacon ?

Isabelle. — J'avais caché le flacon sur moi. La nuit, dans ma chambre, je l'ai écrasé sous mon talon... réduit en poudre... perdu... dans les cendres du foyer...

Elle s'abat sur le lit, épuisée.

ULRIC, *se mettant à rire.* — Ha ! ha ! ha !

ISABELLE. — Tu es content... Tu as ce que tu voulais...

ULRIC. — Ha ! ha ! ha !

ISABELLE. — Tu vois qu'il n'était pas si nécessaire de me tourmenter. Je l'ai dit toute seule. Ce soir j'étais saturée d'amour, l'aveu que tu exigeais m'a échappé.

ULRIC. — Ha ! ha ! ha !... Un instant ! Pas plus d'un instant, mais un instant ! je l'ai crue sincère, j'ai cru qu'elle se laissait aller !

ISABELLE. — Mais, Ulric...

ULRIC. — Sans mon contrôle, sans ma lucidité... Dieu merci, je ne perds pas ma lucidité... je m'y laissais prendre. Le flacon vide a été retrouvé devant la fenêtre de la bibliothèque, c'est un fait avéré, dont je suis déjà informé. Comprenez-vous ?

ISABELLE. — Eh bien ? Qu'ai-je dit à propos du flacon ?

ULRIC. — ...Bien plus fort que de nier ! Comme on ne peut pas nier toujours, un beau soir on avoue, on récite son crime, mais en couronnant le récit d'un détail faux, savamment choisi : un détail qui plus tard sera contredit par les faits, quand l'enquête les aura enfin dégagés... Y a-t-il moyen plus subtil de s'innocenter ?

ISABELLE. — Je n'ai pas voulu te tromper et pour cause. Qu'aurais-je à t'apprendre sur ce qui s'est passé cette nuit-là ?

ULRIC. — C'est vrai, j'oubliais : j'en sais plus long que vous ! Plus long que personne ! Vous vous êtes toujours défendue ainsi : en m'accusant !... Pourquoi ces faux aveux de ce soir, alors ? Pour en finir avec tant de querelles ?... Par pitié de moi, moi l'assassin qui n'avoue pas ?... Pour m'imposer votre supériorité, ce doit être cela ! Quel beau personnage : l'innocente qui prend sur soi le crime d'un autre !... Allons, dites pourquoi ! Aidez-moi un peu ! Je me retrouve mal dans votre sublime, dans vos inspirations, vos aveux et vos rétractations.

ISABELLE. — Oui, Ulric, tu t'y retrouves mal. Si j'ai avoué, ce soir, et mensongèrement, inutilement en effet, ce n'est pas même par exaltation d'amour. C'est parce qu'à la fin je suis devenue capable de ce crime. Je pourrais maintenant le commettre. Veux-tu que, les mains vides, devant toi, je le recommence ici ? que j'en refasse le simulacre ? Nous serions quittes, Ulric.

ULRIC. — ...Mais que pouvons-nous, enfermés dans cette île, réduits à nous deux et obstinés comme nous le sommes ?... Maintenant qu'une justice imbécile s'est détournée...

ISABELLE. — Détournée ?

ULRIC. — Mais oui ! Elle va rendre une ordonnance de non-lieu, n'ayant pu découvrir le coupable.

ISABELLE. — Tu es sauvé !

ULRIC. — Je dirais plutôt le contraire, et je le dirais de nous deux.

ISABELLE. — C'est ce voyageur qui est venu te l'apprendre ?

ULRIC. — Oui.

ISABELLE. — Ulric ! Tu me l'as caché, quand cette nouvelle m'eût remplie de joie : je ne vais plus avoir peur pour toi !... Et tu m'as menti en me disant...

ULRIC. — Toi, tu ne me mentiras plus ce soir, je t'en réponds ! La nuit n'est pas finie. Cette nouvelle... rassurante, apportée par le lieutenant, tu ne pouvais l'accueillir que par des sentimentalités, et tu n'y as pas manqué. « Tu es sauvé ! » Moi, je perdais cette arme de surprise sur laquelle j'avais toujours compté pour te rompre. Mais il m'en reste d'autres. Quand j'ai compris, en raccompagnant mon ami, que le moyen attendu m'échappait, je me suis juré qu'à moi seul, avant l'aube suivante, j'aurais enfin raison de toi !

ISABELLE. — Je m'explique à présent ces violences, cet acharnement à me réduire d'abord, en employant des moyens !... les moyens qui vous appartiennent... Quelle nuit !... Mais le pire, Ulric, le pire... est d'avoir usé de la douceur. Vous en êtes si peu coutumier que je vous ai cru sincère. Vous saviez m'achever par le murmure, la prière... la douceur... et votre tête, ici, que je caressais pendant que vous ne me tourmentiez plus...

Elle pleure.

ULRIC. — Mais il suffirait de vous faire comprendre... Si seulement vous admettiez que ce geste vous a embellie à mes yeux, que ce sang ne fait pas tache sur vous, que me nier cet acte, c'est me nier notre amour, c'est m'ôter...

ISABELLE. — Oh ! cette querelle, cette querelle ! Où nous retournons toujours comme des chiens à leur vomissement !... Ulric, revenez près de moi. Revenez vous étendre là... Avec moi... Reprenez-moi dans vos bras : nous nous tairons.

Elle s'est étendue sur le lit.

ULRIC. — Vous refusez de voir...

ISABELLE. — Viens, écoute-moi, je t'appelle, je brûle d'amour ! Tu vas encore m'aimer sans ton cœur, mais il y aura ce bonheur de chaque nuit. Cet oubli... *(Il l'a rejointe.)* Je le reconnais d'avance, tu le souhaites aussi, ne résiste pas. Tes bras me serrent malgré tes pensées. Nos corps savent où est le salut. Le désir fidèle, notre ami, s'est réveillé et nous rend l'un à l'autre.

ULRIC. — Ah ! ce corps !... Toujours prêt, dévoué, entraîné à nous satisfaire tous les deux,

donneur et receveur de plaisir ! Et qui s'offre à point nommé comme une commodité !

ISABELLE. — Ulric !

ULRIC. — Flanc, gorge, ventre, bouche, tant de fois épousés par moi et toujours étrangers !

Il se relève. Elle se relève et s'écarte.

ISABELLE. — Ah ! du moins nous avions les nuits !

ULRIC. — ...Quoique tu aies fait des progrès en trois mois, à mon école ! Je te connaissais impudique, non cynique. Quel épanouissement ! Je reverrai longtemps ce corps que tu étalais là-dessus, comme le repas de la trêve entre deux combattants.

ISABELLE. — Je me souviendrai aussi des ruses que vous teniez en réserve : celle du messager, celle de l'effraction, celle... de la douceur... Entendez-moi : je suis certaine que nous ne pourrons plus oublier ce qui s'est dit ici ce soir, et je trouve cela juste, et j'en éprouve du contentement !

ULRIC. — Merveille ! La chambre se peuple ! De nouveaux personnages sortent de nous. Après tant d'Isabelles et d'Ulrics échelonnés sur ces trois mois : les élégiaques, les pathétiques, les pensifs, les crucifiés, les pervers, marchant par deux, et presque toujours désaccordés ! Fastidieux cortège.., Voici les deux derniers en date, ceux de ce soir... Mais, face à eux ! Seul ! Et qui n'est pas nouveau ! Et qui n'a pas changé ! Foudroyé dans sa figure de colère, celui qui les a vus et compris du premier jour, celui qui, depuis, ne les a pas quittés...

ISABELLE. — Ulric !

ULRIC. — ...Qui respire leur air, mange leurs repas, dort leur sommeil...

ISABELLE. — Ulric, sur votre vie, taisez-vous !

ULRIC. — ...Et n'est jamais sorti de leur lit ! *(Riant.)* Ha ! ha ! ha ! Retour parfait ! Ils l'ont supprimé parce qu'il était entre eux : il est venu coucher entre eux !

ISABELLE. — Laissez-moi sortir d'ici !

ULRIC. — Nous ne parlions jamais de lui : inutile ! Il était là.

ISABELLE. — J'ai peur ! Peur de vous ! Peur de lui !

ULRIC. — Il ne nous a pourtant pas gênés, tout à l'heure, là ! *(Il la saisit, la ramène au lit.)* Nos soupirs ne se contraignaient pas et il en prenait sa part. Nos caresses le touchaient au passage. Nous étions trois ! Je n'ai pas cessé de le sentir entre nous, de le sentir physiquement. Je jure que je l'ai senti sous ma main !

ISABELLE, *s'échappant.* — A l'aide ! Maria ! Ramon ! Au secours ! Le maître est fou ! *(Arrivée à la porte, il lui barre le passage.)* Oui, fou d'avoir appelé Sylvain ! Si nous ne parlions jamais de lui, c'est que chacun de nous, dans son âme, se croyait le plus hanté des deux.

ULRIC. — Je ne l'ai pas appelé, je lui ai enfin répondu. Il était dans la chambre, il y est encore. Nous pouvons compter qu'il y reste. Nous l'intéressons. Il ne nous lâchera plus. Il est le remords, et la fidélité.

ISABELLE. — Il n'est pas notre plus grand crime.

On entend dans la maison le bruit de plusieurs serviteurs. Ulric reprend son sang-froid et leur parle, appuyant ses mains sur la porte.

ULRIC. — No es nada. Puede ir.

Tout se tait. Long silence. Isabelle va s'asseoir à l'extrémité du décor.

ISABELLE. — J'avais tout envisagé. Je savais bien qu'il faudrait à notre amour une fin humaine, et je m'étais faite à toutes celles que j'avais pu trouver... Un châtiment justicier vous prenait à moi. La mort d'un de nous deux nous séparait. La mort nous unissait. Même, ne m'aimant plus, un jour vous m'abandonniez... Pour la première fois je conçois qu'un temps vienne où nous ne pourrons plus vivre ensemble. Et où nous choisirons de nous quitter.

ULRIC. — Ce temps n'est pas encore proche.

ISABELLE. — Et déjà le bonheur s'éloigne.

Silence.

ULRIC. — Je n'ai jamais pensé que nous fussions faits pour le bonheur.

ISABELLE. — Pourquoi, Ulric ?

Silence.

ULRIC. — Parce que nous valons mieux que cela.

Silence.

ISABELLE. — Qu'allons-nous devenir, alors ?

Silence.

ULRIC, *ouvrant la porte sur la nuit.* — Attendons que la nuit finisse.

RIDEAU

ACTE III

PREMIER TABLEAU

Décor de l'acte premier : la grande salle de Biras. Matinée de printemps. Sur une table est un jeu d'échecs, auquel sont attablées, face à face, Isabelle vêtue en fin de deuil, et Agathe en amazone noire et coiffée d'un petit haut de forme. Les deux femmes jouent. Fin de partie.

ISABELLE. — Echec au roi. *(Agathe déplace son roi. Isabelle, jouant un autre coup :)* Echec au roi.

Agathe abandonne son jeu.

AGATHE. — Compliments !

ISABELLE. — Vous étiez distraite, Agathe. Sans reproche... Je n'ai pas mieux joué qu'hier, qu'avant-hier.

AGATHE. — Vous faites parfaitement des progrès. Vous arrivez à la partie nulle en moins de six mois ; eh bien, ce n'est pas si mal.

ISABELLE. — Alors disons que je suis votre élève et que ce sont vos leçons.

AGATHE. — Mais vous jouiez, avant ce qui est arrivé ?

ISABELLE. — Bien peu souvent, Agathe. Sylvain vous préférait comme adversaire.

AGATHE. — Nous avions appris ensemble, tout enfants. Une grande habitude aux échecs, cela se remplace difficilement. Mais depuis que vous êtes de retour à Biras, je vous assure, vous êtes devenue plus forte.

ISABELLE. — Si vous m'encouragez, je m'appliquerai de plus en plus et je finirai par vous battre.

AGATHE. — J'en relève le défi.

ISABELLE. — Cela demandera peut-être du temps. Et encore faudra-t-il que ma compagnie continue de vous agréer. Je n'oublie pas... que je jouis ici de votre hospitalité.

Elle va s'installer à son métier à tapisserie.

AGATHE. — Allons donc !

ISABELLE. — Biras est à vous seule, maintenant.

AGATHE. — Quelle différence avec autrefois ? Des papiers timbrés où un nom vient se mettre à la place d'un autre par la plume d'oie d'un tabellion ne changent rien à un état de fait.

ISABELLE. — Oh ! vous gouverniez déjà avant ce qui est arrivé.

AGATHE. — Le seul maître de ce lieu, hier comme aujourd'hui, c'est Sylvain.

ISABELLE. — Je veux dire que, Dieu merci, les clefs de Biras tintent toujours à votre ceinture.

AGATHE. — Je ne les ai justement pas sur moi ce matin.

ISABELLE. — Parce que vous êtes en amazone... Vous monterez, avant le repas ?

AGATHE. — J'aurai à sortir, oui.

ISABELLE. — Si vous voulez que je vous accompagne...

AGATHE. — Ce ne sera pas possible... Pour ne plus y revenir, Isabelle, sachez-le : vous serez toujours ici chez vous. Vous appartenez à Biras s'il ne vous appartient pas. Vous faites corps avec le domaine. Et davantage depuis ce qui est arrivé.

ISABELLE. — Mais c'est vous qui vous lasserez peut-être, à la longue.

AGATHE. — Me lasser de vous. Oh ! non... Faites-moi confiance.

Elle pose un baiser sur le front d'Isabelle.

ISABELLE. — Chère Agathe... *(Agathe en s'éloignant consulte sa montre.)* On dirait que l'heure vous préoccupe, ce matin ? Nous n'attendons pas de visite, j'espère ?

AGATHE. — Bah ! Plus personne ne vient nous voir.

ISABELLE. — Je vais donner ordre qu'on dise que nous n'y sommes pas.

AGATHE. — L'ordre est donné.

ISABELLE. — Parfait... Il est vrai que nous ne risquons guère. J'ai produit le vide en revenant près de vous.

AGATHE. — Oh ! ce qui a surpris n'est pas tant que vous soyez revenue, mais qu'alors je sois restée. Et que, depuis, nous vivions en bonne intelligence, que Biras ne retentisse pas de nos disputes. On le sait par nos gens, que cela doit étonner les premiers et qui doivent en faire un bruit public. J'en jurerais : nous passons dans le voisinage pour deux toquées. Vous, la châtelaine qui a fait une fugue, et moi !...

ISABELLE. — L'opinion d'une poignée de provinciaux que vous déclarez vous-même entêtés de préjugés !

AGATHE. — Mais les indifférents n'acceptent pas que je sois restée à vivre avec mon frère !... Quoi ?... Nous aurions dû nous disperser tous, comme des passereaux après un coup de fusil, et laisser Biras tomber en ruines ? Sylvain, lui, y était resté. Je n'allais pas lui ôter ma compagnie. On dirait que cela les gêne ! Même ce bon Morel, qui entretient la chambre de son maître dans l'état où elle se trouvait la nuit que c'est arrivé, et qui dresse ponctuellement à tous les repas le couvert de Sylvain vis-à-vis du vôtre... avant votre retour c'était vis-à-vis du mien... ce bon Morel me lance des regards désapprobateurs quand il me voit et m'entend faire la conversation à mon frère... Il est vrai que les inférieurs sont déconcertés pour un rien !

ISABELLE. — Moi, je vous comprends, ma chère.

AGATHE. — Non.

ISABELLE. — Plaît-il ?

AGATHE. — Non. Pas toujours.

ISABELLE. — Agathe, s'il y a quelqu'un qui trouve naturel...

AGATHE. — Oh ! pour cela oui ! Vous prenez sereinement part à mes bizarreries, vous prêtez la main à cette sorte de vie imaginaire... dont je suis consciente, vous le pensez bien... que je me suis organisée ici autour de l'ombre de Sylvain. Vous partagez même mon intimité avec lui. Comme autrefois, dans la même mesure. Je reconnais encore le bon goût que vous avez de ne pas jouer les veuves drapées de crêpe... votre robe est charmante, vous en ai-je fait compliment ?... Mais, Isabelle, vous n'avez pas pu être dupe du détachement avec lequel je parle de « ce qui est arrivé ».

ISABELLE. — Agathe, vous m'embarrassez. J'ai cru... à votre grande sagesse. Je me suis conformée à nos conventions écrites, qui ont précédé mon retour, qui l'ont négocié. Et jusqu'ici, en dépit de mon nervosisme, je vous ai vue avec moi d'une pondération, d'une égalité...

AGATHE. — Reprendre vie commune avec quelqu'un et continuer de le haïr tous les jours que Dieu fait... c'est difficile, Isabelle.

ISABELLE. — Pourquoi nous dire ces choses aujourd'hui ?

AGATHE. — Pourquoi pas aujourd'hui ?

ISABELLE. — Agathe, est-ce que je me trompe ? Depuis un instant, dans votre voix j'entends revenir notre inimitié passée. Pourtant...

AGATHE. — ...Pourtant c'est moi qui vous ai fait des avances, l'hiver dernier, quand je vous ai sue de retour en France et seule. C'est moi qui ai insisté pour vous voir reprendre ici votre place, auprès de Sylvain et de moi. Je ne l'oublie pas. Je vous ai recueillie, et je vous conserve. N'ai-je pas conservé le domaine, la maison, montée comme du temps de mon frère ? Conservé ses vêtements, ses cravaches, son vinaigre de toilette, que je renouvelle quand il est évaporé...

ISABELLE. — Mais vous savez comme je réponds moi-même à l'amitié que vous me portez.

AGATHE. — Oui... Je vois bien que vous vous y fiez. Mon caractère est de toujours croire à la possibilité d'une surprise.

ISABELLE. — Que voulez-vous dire ?

AGATHE. — Supposez... je ne sais pas... un événement imprévu...

ISABELLE. — Quel événement ? La révélation, enfin, d'un meurtrier que la justice ne veut pas voir ? J'entends vos mots couverts : c'est à lui que vous pensez ! Je ne craindrais pas de le nommer, moi ! Car vous le savez, je ne partage pas vos doutes. Quand vous le défendez, les souvenirs de son enfance ici vous aveuglent... Je ne comprends pas cette clémence !

AGATHE. — Comme vous restez vive sur cette question !

ISABELLE. — ...Que des magistrats blasés par la routine abandonnent la partie, je le conçois encore. Mais vous !... Ma conviction au contraire demeure absolue !

AGATHE. — Comme vous tenez à ce crime ! Comme vous aimez qu'Ulric ait tué pour vous !

ISABELLE. — Qu'allez-vous chercher encore ?... Moi qui ne rêve que de le démasquer ? De le voir enfin confondu ? Mon ressentiment, à moi, ne s'est pas émoussé avec le temps !

AGATHE. — Je le constate en effet : ce sujet vous renflamme périodiquement. Sur un mot anodin qu'on vous dit...

ISABELLE. — Mais vous ne savez pas ce que j'ai enduré ! Je souffre encore, d'avoir tant souffert ! Personne ne peut imaginer ce qu'était notre vie là-bas. Des scènes de démence, qui renaissaient à peine épuisées... qui consumaient toutes nos heures, dévoraient les jours et les nuits. J'ai connu les enfers !... Ah ! pourquoi me conduisez-vous à vous redire ces choses ? Nous étions convenues de ne plus parler de lui.

AGATHE. — Ai-je parlé d'Ulric la première ?... ais ne regrettez pas cet épanchement, chère abelle. Les malentendus viennent toujours de qu'on ne s'est pas dit l'un à l'autre tout ce 'on avait à se dire.

ISABELLE. — ...Enfin de quoi parlions-nous ? 'un événement capable de surprendre notre onne entente ? Eh bien, si c'est à la mise en ccusation du criminel que vous pensiez, vous ous trompiez, Agathe. Qu'on l'inculpe, qu'on oblige enfin d'avouer, qu'on le condamne, cela e changera pas le cours de ma vie. Je me suis étachée de la personne dont nous parlons ; je uis revenue près de vous, j'ai payé mes fautes ssez cher et... je ne me sens plus solidaire d'un isérable.

AGATHE. — J'ai compris, cette fois.

Elle s'éloigne en consultant sa montre.

ISABELLE. — Me direz-vous à la fin ce que ous attendez ?

AGATHE. — Laissez-moi compter un instant, 'est un calcul assez compliqué... Oui, je suis ien dans mon horaire.

ISABELLE. — Ah ça, que me cachez-vous ?

AGATHE. — Ce jour-ci ne vous dit-il rien ? ette date ?

ISABELLE. — Ma foi non.

AGATHE. — Il y a un an, ce même jour de rintemps ?

ISABELLE. — ...Non.

AGATHE. — Réveillez-vous, Isabelle ! Depuis ue vous êtes revenue, vous vous bercez de vos ropres mensonges, et je vous laisse sommeiller.

ISABELLE. — Cela veut dire que vous m'avez ndormie ? Par votre amitié feinte ? Par ces irs d'absence et d'hallucination que j'ai fini ar imiter ?

AGATHE. — Je devais compter avec le temps. our être sûre d'agir à propos. Je suis une emme, à l'occasion, très patiente.

ISABELLE. — Je le vois. Vous attendiez. Vous eule restiez de sang-froid. Quand nous nous débattions là-bas, prisonniers d'une dispute ans issue...

AGATHE. — Sans issue, vous ne me le ferez as croire. Si vous l'aviez bien voulu, vous arlant dans les yeux l'un à l'autre, en trois ours de bonne foi l'innocent se disculpait. Mais ous entreteniez cette énigme, vous l'avez ourrie, jour après jour, jusqu'au bout du ossible.

ISABELLE. — Allons, découvrez votre arme. A uel anniversaire me renvoyez-vous ?

AGATHE. — Il y a un an aujourd'hui, Ulric st arrivé à Biras.

ISABELLE. — Ne me parlez pas de lui ce our-là ! Je ne me souviens que d'Ulric coupable.

AGATHE. — Vos souvenirs, les images que vous aressez dans votre solitude m'importent peu.

ISABELLE. — Vous me parlez d'Ulric !

AGATHE. — Je vous parle du jour où il est pparu devant vous. Je vous parle du jour nniversaire où nous sommes, date pour date, t où je dois m'acquitter envers vous d'une mission qu'on m'a confiée. Ou plutôt laissée. Car je n'y ai été ni consentante, ni consultée.

ISABELLE. — Vous m'effrayez.

AGATHE. — Jugez s'il y a de quoi. Voici la vérité sur ce qui est arrivé. Sylvain s'est empoisonné lui-même. Volontairement.

ISABELLE. — A cause de nous ?

AGATHE. — Sinon, de qui ?

ISABELLE. — Ulric est innocent... rien ne nous sépare plus !

AGATHE. — Bravo ! Je vous applaudis : bravo ! Il faut aujourd'hui que les cœurs parlent ! C'est de ce côté-là d'abord que vous deviez vous tourner.

ISABELLE. — Agathe, comprenez-moi... D'une parole vous renversez tout un monde.

AGATHE. — Je sais. Le mien aussi, quand j'ai appris...

ISABELLE. — Quand vous avez appris ?

AGATHE. — Dans le cours de la troisième semaine de la mort de Sylvain. Un soir que j'ai voulu lui faire sa partie d'échecs. Je m'en sentais enfin la force. Il savait que ce moment viendrait. En ouvrant la boîte des pièces, celle-ci, j'ai trouvé un billet qui m'y attendait. *(Elle tire le billet de sa manche.)* A mon nom. De sa main. Le voici. « Chère sœur, j'ai formé le projet de disparaître afin de les livrer l'un à l'autre. Je ne peux plus supporter leur spectacle. Il est jeune et elle ne m'a pas aimé. Si je les sépare, ils ne s'oublieront pas. Si je lève l'obstacle entre eux, ils voudront se rejoindre et je compte que ce sera ma vengeance. Ils ne se pardonneront pas ma mort. Dissimule donc à tous que cette mort est volontaire. Veille seulement à ce qu'on ne les incrimine pas. On ne doit pas les déranger. Compte trois ans après leur première rencontre, et dis-leur la vérité. »

ISABELLE. — C'est tout ?...

AGATHE. — Il y a encore quelques lignes qui ne concernent que moi.

ISABELLE. — Et qui n'expliquent pas davantage ?...

AGATHE. — Il me demande pardon de se tuer, si vous tenez à le savoir... Vérifiez... Sauf ce délai de trois ans... que je devance en votre faveur, comme vous voyez... j'aurai respecté toutes ses prescriptions. J'ai allégé devant le juge les charges qui pesaient sur vous deux. Par une ironie supérieure, je tenais les principaux fils de votre accusation. Je les ai relâchés, sans révéler le suicide : je n'aurais produit le billet que si une condamnation vous eût frappés. Je me voulais irréprochable. Et d'autant plus que le ressentiment me possédait. La première foudre passée, je m'étais sentie devenir folle. De douleur, de révolte. Se tuer pour vous quand il m'avait pour sœur ! Quand il ne s'agissait, comme dans tous les suicides, que d'un passage à franchir, un jour désagréable, une heure. On dit toujours : s'il s'était trouvé là quelqu'un ! Il m'avait, moi, près de lui. Dans ce moment-là je n'avais donc pas compté.

J'ai commencé avec Sylvain la plus sanglante des querelles. Pendant que vous étiez aux prises

avec Ulric dans votre île, nous aussi à Biras nous nous tourmentions. Et je ne sais pas laquelle des deux disputes était la pire. Tout notre passé était jeté dans le débat. Ce suicide que je n'avais pas su prévoir et dont il avait été capable de me frapper, devenait le malentendu de notre existence entière. Nous avons lutté des jours, des semaines...

Et, sans me l'avouer d'abord, j'ai reconnu sa force. Il avait le dessus Je fléchissais. Il trouvait pour me désarmer des mots que je me rappelais soudain, jaillis d'une matinée d'autrefois, d'un soir à deux... et qui rachetaient tout... Il fallait lui céder. J'ai signé ma paix avec lui.

Mais sa vengeance devenait la mienne... Et soudain, Isabelle, j'ai appris votre séparation d'Ulric. Quoi ? si vite ? Aviez-vous déjà fini de souffrir ? Alliez-vous retrouver l'équilibre ? Et la paix ?... Alors je vous ai attirée et retenue à Biras. Pour observer jour après jour l'état de votre cœur. J'ai bientôt vu que vous souffriez encore, mais par Ulric seul. Preuve que vous l'aimiez toujours : souffrir par quelqu'un ou l'aimer !... Sylvain ne s'était donc frappé, je ne l'avais donc perdu que pour obtenir cela ?

ISABELLE, *qui l'a mal écoutée.* — ...Mais comment prévenir Ulric ? Lui que tout à l'heure encore j'accusais ?

AGATHE. — Croyez bien qu'il n'a pas été oublié. Je ne fais pas les choses à demi.

ISABELLE. — Nous étions tous deux innocents ! Nous pensions lutter par orgueil, et chacun ne tenait tête à l'autre que par la force de l'innocence ! Ce n'était que cela !... Toute cette querelle, ces soupçons, ces questions, ces nuits... nous être déchirés des mois... pour rien ! sur rien !... Mais où est-il ? Personne ne le sait sans doute ? Quand apprendra-t-il ?

AGATHE. — Dans un moment. Puisque ce matin même où je vous ai tout dit, j'ai ma jument sellée qui m'attend. Je vous laisse. Je vais au-devant de lui.

ISABELLE. — Ulric vient ?... Non : vous me jouez encore !

AGATHE. — Je ne vous jouerai jamais plus, Isabelle. Ce temps vient de finir. Je suis désormais sans pouvoir sur les faits. Les dés sont lancés et j'ignore le nombre qui sortira.

ISABELLE. — Je n'ose plus me fier... Pourquoi n'avez-vous pas attendu les trois ans prescrits, pour nous dire la vérité ?

AGATHE. — Eh bien, voyons, quel mobile me supposez-vous ?

ISABELLE. — Pitié de nous ?

AGATHE. — Pitié ?... Pitié ou impatience, cela me regarde seule... C'est une révélation longuement méditée en tout cas : je ne vous ai provoquée à parler ce matin que par acquit. J'avais fait suivre Ulric dans son récent séjour en France. Je savais où l'atteindre, au jour dit. Je l'ai alerté sur un prétexte. Il se dirige vers nous.

ISABELLE. — Il sait la vérité ?

AGATHE. — Je la lui apprendrai moi-même, comme je l'ai fait à vous. Je vous ai dit que dans tout ceci je serai telle que je le dois. Je vais le rencontrer sur sa route. Aux environ du chef-lieu, si mes calculs sont bons.

ISABELLE. — Il faudra que je lui pari aussitôt !

AGATHE. — C'est vous-même qui l'accueillere ici. Seule. Je passerai la nuit loin de vous, dan une auberge de la ville. Afin que le sentimen de mon hospitalité ne vous gêne pas.

ISABELLE, *avec un mouvement vers le parc.* — Ulric !...

AGATHE, *de sa cravache lui désignant la salle* — Attendez-le là. Pour les gens.

Agathe sort. Isabelle se place devant la baie

RIDEAU

DEUXIEME TABLEAU

Même décor. Aube blafarde. Le jour se lèvera pendant le tableau. Sur la table brûle la flambeau allumé, auprès du haut de forme, des gants, de la cravache d'Agathe. Elle-même se tient immobile dans un fauteuil ; elle attend. Au haut de l'escalier, la porte d'Isabelle s'entr'ouvre. L'ombre d'Ulric se glisse, referme la porte, descend furtivement les marches. A ce moment, Agathe se met debout, saisit le flambeau et l'élève, du même geste sur lequel la pièce a commencé. Ulric s'est arrêté.

AGATHE. — Vous ne vous aimez plus, n'est-ce pas ?

ULRIC. — ...M'aviez-vous donc suivi ?

AGATHE. — Oui. Pour savoir plus tôt... Et ne vous aimez plus.

ULRIC. — ...J'ai laissé Isabelle endormie. Je ne trouvais pas le sommeil. L'excès de fatigue sans doute...

AGATHE. — C'est donc arrivé.

ULRIC. — J'ai voulu respirer la fraîcheur de la nuit. Dans l'appartement là-haut, j'étouffais.

AGATHE. — Je touche ma récompense...

Elle a posé son flambeau. Elle pousse un profond soupir.

ULRIC. — Enfin, quelle joie trouvez-vous ?

AGATHE. — Oh ! Le mot de joie, ici !...

ULRIC. — Nous étions dans le premier émoi de nous revoir... J'aurais dû l'écouter... Elle demandait... un répit, quelques heures. Le moindre temps nous eût permis...

AGATHE. — Suis-je donc restée la seule lucide ?... Avec le temps ? C'eût été pire. D'un jour sur l'autre. Figurez-vous cela. L'évidence qui se précise, l'effritement... Ulric, tout était consommé du début. Quand vous fuyiez Biras ensemble, sur votre route nocturne, l'été passé, vous étiez déjà condamnés à ne plus vous aimer ce matin.

ULRIC. — J'ai engagé ma vie à Isabelle. Je ne la lui reprendrai pas.

AGATHE. — Isabelle ne vous reconnaîtra plus. Vous vous assiérez en face d'elle, vous la regarderez, et au travers de vous elle verra l'Ulric de Ténériffe.

ULRIC. — Je saurai le lui rendre.

AGATHE. — Faites. Retournez là-haut. Glissez-vous de nouveau près d'elle. Mais alors tâchez de n'être plus ce faux amant, étranger à ses propres caresses. Ni ce faux dormeur, paralysé par la crainte d'éveiller sa compagne, et anxieux d'entendre enfin la pendule tinter.

ULRIC. — Taisez-vous. C'est à croire que vous nous avez épiés.

AGATHE. — Dieu non !... J'imagine. J'espérais. C'était là-dessus que je jouais mon va-tout. Et j'ai passé la nuit... là, dans le fauteuil de mon frère. J'écoutais aussi sonner les heures dans la maison. Et la croisée pour moi aussi tardait à bleuir.

Ulric se dirige vers l'escalier, en atteint les premières marches, et soudain s'arrête.

ULRIC. — ...C'était affreux. Elle pleurait en entrant dans sa chambre. Elle gardait le visage caché dans ses mains, je ne pouvais pas les dénouer. « Ulric, moins de lumière ! » Elle demandait moins de lumière, sur deux bougies ! Et je me rappelais nos jours dévorés de soleil atlantique, la terrasse, le hamac où elle reposait sous mon regard... « Si vous voulez réparer le désordre de votre toilette ? » Elle m'a dit cela soudain, cette phrase est venue me frapper, qui ressemblait si peu à notre amour. Déjà je desserrais mes bras. Elle m'a désigné une pièce voisine. Nous nous conduisions en époux décents... Ah ! après cela, j'aurais dû ne pas rentrer dans la chambre ! Peut-être alors tout n'était pas perdu.

Elle avait fait l'obscurité. « Ulric, ne parlez pas ! » Elle n'avait pas à le craindre. A moi aussi le silence était secourable. Et l'ombre... Ç'a été le pire moment. Quand l'esprit veille, l'horrible chose que les gestes !... Nous contrefaisions notre amour. Chacun des deux ne songeait qu'à abuser l'autre. Au bout d'un temps infini, une heure peut-être, nous avons enfin allumé. Quel soulagement d'abord : la lumière, et ce qu'elle empêche ! Du moins ce qu'elle empêchait pour nous désormais. Et puis quand nous n'avons plus supporté de nous voir, alors de nouveau l'obscurité. Nous n'avons plus cessé de rallumer, d'éteindre. Tout du long de la nuit. A mesure, nous osions de moins en moins bouger. De peur de nous toucher. Un autre cadavre encore gisait entre nous, celui de l'amour. Enfin elle s'est endormie. Son sommeil m'a été accordé. *(Au haut de l'escalier, sans être vue ni entendue, Isabelle ouvre la porte de son appartement et demeure dans l'encadrement.)* Je l'aimais il y a si peu de jours ! Ces derniers temps, j'avais trouvé la paix. Elle n'était plus là pour se défendre, je ne savais rien d'elle. Je l'accusais à loisir. Je l'aimais pour son crime et j'étais heureux.

AGATHE. — Plus heureux que quand vous jouissiez de sa personne.

ULRIC. — Quoi ?

AGATHE. — Ce qui vous captivait l'un à l'autre, ce n'était pas la volupté. Ce n'est jamais la volupté.

ULRIC. — ...Le jour approche. Il faut que je retourne là-haut.

AGATHE. — Ulric ! Qui espérez-vous leurrer ?... Je vous ai surpris dans votre fuite. Vous profitiez de son sommeil pour vous sauver. Sans moi vous seriez déjà loin.

ULRIC. — Je serais revenu, peut-être. Vous encouragez ma déroute. Ah ! je perds la face. Je laisse dans cette chambre la mémoire d'un aventurier qui s'échappe au petit jour. Quand je me sentais de force, pour elle, à triompher de toutes les épreuves, de tous les obstacles. Mon amour s'en serait exalté, avant de les abattre.

AGATHE. — Pour en mourir, les ayant abattus. Les grandes amours, Ulric, vivent d'empêchements. Bienheureux celui qui, sur le chemin de son amour, rencontre l'insurmontable empêchement.

ULRIC. — Il n'en est pas d'insurmontable.

AGATHE. — Si. *(Le jour monte.)* Nous allons nous dire adieu, Ulric, et pour toujours, je pense. Et je n'ai jamais si bien senti ce qui nous rapproche et nous sépare. Je vois en vous mon jeune frère, mais turbulent, rebelle. Vous êtes l'ennemi du sort contraire et moi, je me fais son amie.

ULRIC. — Le sort m'avait provoqué, en effet, et j'avais relevé le défi.

AGATHE. — En vain. C'est ce qui me désarme. C'est ce qui nous réconcilie. Vous avez perdu le combat. *(Ulric est remonté vers le fond.)* Me laissez-vous quelque chose à dire à Isabelle ?

ULRIC, *sur le seuil.* — Dites-lui... que le crime ne nous séparait pas. Et que ma vie est morte.

Il part. Agathe va souffler le flambeau. Isabelle descend l'escalier.

AGATHE. — Eh bien !... Nous voici de nouveau l'une devant l'autre. Avec Sylvain seul entre nous. Votre amant est en fuite. Et sans idée de retour, je vous en informe.

ISABELLE. — Epargnez-vous des efforts inutiles. J'ai entendu vos derniers mots avec lui.

AGATHE. — Sans rien tenter pour le retenir ?

ISABELLE. — Vous saurez qu'à l'aube j'ai simulé le sommeil, pour lui faciliter sa fuite.

AGATHE. — Je m'attendais bien que vous seriez la plus lâche des deux.

ISABELLE. — Je n'étais que celle qui avait le plus pitié de l'autre... Au contraire de vous, Agathe. Je ne me demande plus pourquoi vous avez devancé le terme, pourquoi vous avez parlé sans attendre les trois ans.

AGATHE. — Pour que se produisît ce qui vient de se produire : non par miséricorde, en effet !... Deux ans de plus, comme le voulait Sylvain, et vous étiez infectée d'amour pour le reste de votre âge. J'ai pris peur. J'ai trouvé cette embûche, et je vous ai tous deux lancés dessus. Ulric parlait d'épreuves : il n'avait pas entrevu la plus dure, celle de l'innocence. Où vous avez succombé !

ISABELLE. — Vous triomphez.

AGATHE. — Non ! L'amour de Sylvain et de

moi triomphe. Ce sont toujours les amours chastes qui remportent le dernier mot.

La lumière du jour entre dans la salle.

ISABELLE. — Je vous laisserai poursuivre cette passion fraternelle. Je ne serai plus ce soir sous ce toit. Je pars.

AGATHE. — Pour aller vivre de vos souvenirs dans la paix d'une retraite ? Oh ! mais non !... Je vous l'ai dit, je conserve Biras, et vous dedans.

ISABELLE. — Vous déraisonnez. Il n'est pas en votre pouvoir...

AGATHE. — N'oubliez pas que j'ai tenu les fils, que je les tiens encore, que toutes les présomptions sont toujours celles d'un meurtre, que le billet de Sylvain n'est pas connu et qu'il n'y a pas d'autre preuve du suicide. Un mot de moi... et vous savez que je suis capable de ce mot... peut faire rouvrir le dossier, peut ranimer au moins la procédure. De quoi inquiéter quelqu'un, si l'on voulait, pendant des années.

ISABELLE. — Seriez-vous le diable ?

AGATHE. — Moi ?

ISABELLE. — Oui. Vous, Agathe.

AGATHE. — Moi qui me suis tant mortifiée !

ISABELLE. — Justement... Vous avez ému le seul souci encore vivant en moi : la sauvegarde de ce jeune homme. Je suis entre vos mains.

Elle tombe assise devant son métier à tapisserie.

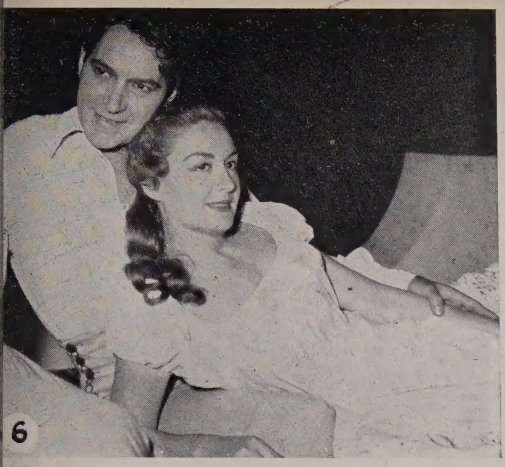
AGATHE. — Ce n'est pas assez dire. Vous êtes morte, Isabelle. Et ne tentez pas de détruire le peu qui reste de vous. Je veillerai.

ISABELLE. — Vous n'avez rien à craindre. Je vais vivre me disant que je paye de mon repos en ce monde la tranquillité d'Ulric.

AGATHE. — Je vous ramènerai à Sylvain. Ce qui est dû au mort lui reviendra. Il retrouvera tout. Sa sœur, sa femme, dans sa maison. Vous le subissiez, vous le subirez. Je vous remarie. Notre vie à trois reprend... Vous vous tiendrez là, à votre métier. *(S'asseyant devant le jeu d'échecs :)* Moi ici, pour faire à mon frère sa partie quotidienne. Voyez comme tout se remet en place et recommence son mouvement. Je sais vivre la vie des fantômes, Isabelle, et je vous apprendrai.

Les pièces une fois en ordre, elle se met à jouer.

RIDEAU



Ulric Isabelle

Isabelle Ulric

6 ISABELLE. — *Je me suis habituée à l'amour, je ne m'habitue pas à son pays.* (ACTE II, 1er TABLEAU.)

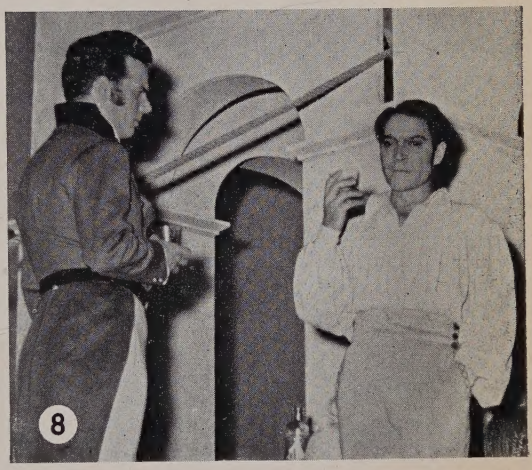
7 ISABELLE. — *Si ce cœur que je sens battre là s'arrêtait, je serais morte avant toi.* (ACTE II, 1er TABLEAU.)

8 ULRIC. — *Buvons donc à nos amours.*
LE LIEUTENANT DE VAISSEAU. — *Aux tiennes, surtout.* (ACTE II, 1er TABLEAU.)

9 ULRIC. — *Je n'ai pas cessé de le sentir entre nous.* (ACTE II, 2e TABLEAU.)

10 AGATHE. — *Pour cela, oui! Vous prenez sereinement part à mes bizarreries.* (ACTE III, 1er TABLEAU.)

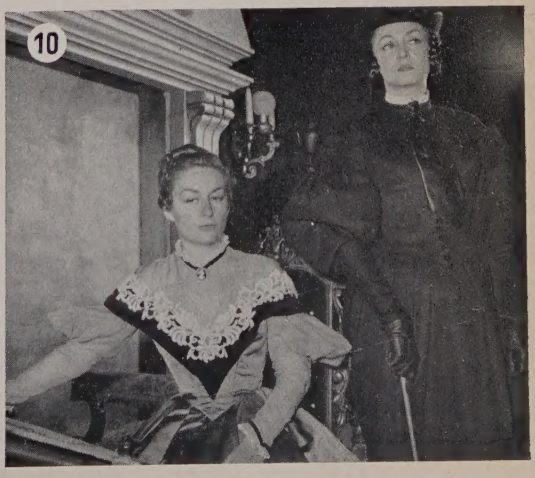
(Photographies Lipnitzki)



Le Lieutenant de vaisseau Ulric

Isabelle Ulric

Isabelle Agathe



"LES NOCES DE DEUIL"

DEVANT LA CRITIQUE

JE n'ai pas encore compris et je ne suis pas près de comprendre ce qu'a voulu faire M. Philippe Hériat en écrivant *Les Noces de Deuil*.

J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'une pièce comique, et que c'était le public, que c'était nous qui avions tort en ne riant pas, dès le début, à gorge déployée. Et puis je nous ai vus rester sérieux et j'ai pensé m'être mépris. Tout compte fait, je me demande si nous n'aurions pas eu raison en nous laissant aller à l'hilarité. Les moindres détails de l'exécution y invitaient. Chaque réplique semblait faite pour susciter la franche gaîté de l'auditoire. Toute la pièce n'était-elle donc pas un « à la manière de », un pastiche, une parodie de passion romantique ? Au demeurant c'était joué comme c'était écrit, dans le style vieille Comédie-Française, celui qui unissait la grandiloquence dans la déclamation aux roulements d'yeux furibonds. De superbes ripostes s'envolaient, soulignées d'attitudes qui en faisaient valoir le côté pompeux. Qu'attendions-nous pour nous esclaffer ?

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

TOUT cela est incroyable... On a le vertige en songeant que c'est le Comité qui, d'enthousiasme, a reçu *Les Noces de Deuil* ; et que le subtil auteur de *L'Amateur de théâtre* présidait alors à ses travaux... Il a transmis l'obligation de jouer *Les Noces de Deuil* à son successeur. Une vraie bombe H à retardement ; et capable de renverser les vieilles et nobles murailles... Ne pouvait-on offrir un dédit de 1 million, s'il le fallait, plutôt que de s'obstiner ? La caisse et le prestige y eussent gagné. On en vient à comprendre le désarroi de Marie Bell et de Chevrier. Est-ce que leurs yeux ne se seraient pas brusquement ouverts ? Alors, la panique...

Le plus ahurissant est que cette pièce soit l'œuvre de M. Philippe Hériat, d'un romancier puissant, du dramaturge de la hardie et palpitante *Immaculée* !...

Qu'a-t-il voulu faire ? S'est-il engagé dans un pastiche du drame romantique, à demi ironique, à demi attendri ? Il s'est pris au piège, il n'a pas su se dégager... Encombré de souvenirs de Balzac, de Sand, de Byron, d'Emilie Brontë, il a cru évoquer ces grands passionnés, ces excessifs... Mais il n'a réussi qu'un nouvel *Antony* ; et encore !... Au lieu de Balzac, nous pensions écouter du Frondaie. Et encore...

Le public a failli se fâcher.

Est-ce seulement bien joué ? Hélas ! Les voix, l'emphase — trop fidèlement assorties au texte... Nous n'étions plus rue de Richelieu. Mais sur le boulevard Saint-Martin ; boulevard du Crime.

.....

Je résume sans goût cette folle histoire, dont chaque articulation brave la logique, la vraisemblance, le sens commun... A quoi bon insister ? Et accuser le langage parodique et délirant.

ROBERT KEMP,
dans *Le Monde*.

IL est certain que si l'on veut se faire une opinion « favorable » sur la pièce, il vaut mieux ne pas lire les critiques dans les sous-titres. En voici d'ailleurs quelques échantillons : *Franc-Tireur* : « Pour qui sonne le glas ». *Le Parisien Libéré* : « Beaucoup de bruit pour rien ». *L'Aurore* : « Exhumation capitale ». *France-Soir* : « Un enterrement de première classe ». *Le Canard Enchaîné* : « A la rôtisserie Philippe Hériat ou le « feu » de la rampe ». Quant au *Figaro*, il assortit l'article de J.-J. Gautier d'un dessin macabre de Sennep représentant des tentures funèbres et Pierre Descaves habillé en ordonnateur. Le dessin a la légende suivante : « Baissez les tentures. »

MICHEL MORILLON,
dans *Dimanche-Matin*.

DÉCIDÉMENT, la justice théâtrale procède, instrumente et bousille au gré d'un code dont les principes ne sauraient être par personne convenablement exposés.

La pièce Louis-Philippe (c'est-à-dire, ô paradoxe ! romantique) de Philippe Hériat, *Les Noces de Deuil*, au Français, admettons qu'elle a contre elle de ne repondre à nulle demande ou exigence profonde de la sensibilité publique. Par là, différe-t-elle de ces œuvres qui, sitôt nées sont absorbées par la clientèle. Ainsi *L'Eternel retour* ou *Siegfried*. Consentons aussi qu'elle n'apporte guère de clartés nouvelles sur l'humain. Mais l'éclairage est, sinon nouveau, du moins renouvelé jusqu'à l'originalité.

Les Noces de Deuil ont pour elles de raconter avec soin une aventure qui se suit, dans une époque fort bien rendue, au degré littéraire, par le texte. Celui-ci comporte la rigueur construite de ce qui fut le mode d'expression et de communication d'une caste allant jusqu'au bout de ses phrases. Dans de riches décors cossus, signés Suzanne Lalique, qui s'ouvrent, au fond, sur le ciel, au-dessus, tantôt de la forêt, tantôt de la mer (et d'abord nous sommes dans un château qui pourrait être en Gironde, et puis un large hamac, caparaçonné de franges, se balance, comme dans les « Orientales », sous le poids des amants ardents et ravagés, à Ténériffe, alors que les officiers de marine portaient frac bleu-ciel et pantalon de nankin), Lise Delamare, sœur d'un mort, contraint la veuve de celui-ci (Yvonne Goudeau) à se remarier avec lui. C'est-à-dire avec un spectre, d'où le titre.

.....

Par la dignité de leur écriture et la solidité de leur architecture, *Les Noces de Deuil* me paraissent mériter des éloges et non point les blâmes obscènes qui l'accueillirent.

JACQUES AUDIBERTI,
dans *Arts*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 4me trimestre 1953